



Rain, le rose nombre d'or
signé De Keersmaeker
Page E 3



Jodorowsky poursuit sa
flamboyante autobiographie
Page E 12

CULTURE

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 AVRIL 2017



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Femmes ou hommes, «ils sont pris dans un système où ils n'auront d'autre choix que de tasser l'autre, de mentir, d'être croches», pense Brigitte Poupart.

Le capitalisme n'a pas de **SEXE**

La metteure en scène Brigitte Poupart féminise l'une des pièces les plus dures du répertoire

MARIE LABRECQUE

Avec ses mâles engagés dans d'impitoyables rapports de force, *Glengarry Glen Ross* apparaît a priori comme un univers terriblement masculin. Pourtant, Brigitte Poupart n'a pas eu à modifier la partition féroce de David Mamet pour la modeler à une distribution toute féminine. Ce serait une première pour une production de cette fameuse pièce. Mais cette démarche consistant à changer de sexe un répertoire théâtral chiche en personnages féminins n'est pas rare. Juste ici, c'est le troisième cas en un an, après le Jules César présenté par la tournée estivale de Shakespeare-in-the Park et la production française du *Dans la solitude des champs de coton* de Koltès.

C'est une manière d'offrir aux actrices des rôles qui «sortent du cliché», pense Brigitte Poupart. La metteure en scène est agacée par l'étiquette péjorative souvent associée aux «shows de femmes», qu'on tend à réduire au registre de l'intime. «Est-ce qu'on peut aller dans les personnages mythiques, plus grands que nature? Est-ce qu'on peut aussi juste raconter une histoire? Pourquoi souligne-t-on systématiquement que c'est un show de femmes? Quand il y a juste des hommes sur scène, on ne dit pas: c'est un show masculin. Non, c'est un spectacle de théâtre, c'est tout.» *Glengarry Glen Ross* se prêtait bien à cette féminisation parce que le monde des agents immobiliers est désormais majoritairement investi par les femmes. Mais la conversion de genres illustre surtout qu'au-delà des individus, c'est le sys-

tème qui est en cause. «Ce que je dénonce, c'est le système capitaliste dans lequel on vit. La lutte pour le pouvoir, l'appât du gain: ces personnages sont coincés dans une espèce de piège à rats. Que ce soit des femmes ou des hommes, ils sont pris dans un système où ils n'auront d'autre choix que de tasser l'autre, de mentir, d'être croches.» Pour Brigitte Poupart, il ne suffit pas que les femmes reproduisent les mêmes schémas pour faire avancer les choses. «Il faut offrir une autre façon de faire, peut-être». Faute de réforme structurelle, elles se retrouvent aussi «esclaves du travail, d'un système qui ne nous convient pas. Donc on finit par agir comme des hommes. Aussi longtemps qu'on va être dans un système néolibéral, la place des femmes va encore être sous la domination d'un pouvoir masculin. Alors est-ce qu'on joue

sur la séduction ou on décide d'être à égalité avec les hommes, en les imitant? Selon moi, les femmes sont emprisonnées dans ces deux rôles-là.» Mais si la joute verbale de la pièce est asexuée, il en va autrement du sous-texte, croit la créatrice. «Il y a beaucoup de points de suspension, de choses qu'on ne dit pas chez Mamet. Une femme, forcément, ne transporte pas le même sous-texte, et c'est là que ça devient intéressant à explorer.» Ainsi, la trahison sous-entendue dans un dialogue entre collègues prendrait une autre dimension. «Chez les femmes, j'ai l'impression que ça ouvre des blessures importantes, parce que c'est difficile de parvenir à obtenir ce genre de statut ou d'emploi-là. La route est plus longue et on sacrifie beaucoup pour en arriver là.»

VOIR PAGE E 4: CAPITALISME

Quand Canailles joue les équilibristes

La bande folk-bluegrass lance un troisième disque, *Backflips*

PHILIPPE PAPINEAU

«J'essaie d'être drette, mais l'équilibre c'est plate», chante Daphné Brissette sur le tout nouveau disque de Canailles. Si le groupe folk-bluegrass a plus tendance à lever le coude qu'à se coucher avant que commencent les nouvelles du soir, son nouvel album *Backflips* laisse émaner la quête d'un meilleur entre-deux.

Les huit membres de Canailles — dont deux nouveaux venus — mènent une vie musicale sur les chapeaux de roues depuis les débuts de la formation. *Backflips* est déjà leur troisième disque à être lancé, après un EP qui leur a servi de carte de visite en début de parcours en 2010.

Et surtout, les musiciens ont énormément tourné, traversant le Québec de long en large, dévorant les kilomètres entassés dans un camion, martelant les scènes des salles et des bars de la province à grands coups de contrebasse, de mandoline, de caisse claire et de chant en chœur.

Nécessaire, cette réalité affecte de plus en plus la vie de la bande — et indirectement le parcours personnel de chacun. Et il ne faut pas gratter beaucoup dans les textes pour trouver des questionnements ou des constats à ce sujet. Il y a l'envie d'aller encore plus loin, de peser sur l'accélérateur, doublée d'un désir paradoxal et visiblement incompatible de repos, de tranquillité. Comme dans *Tête en lieu sûr*: «Plonger dans les bras / du chaud, salé pis gras / ça me met la tête en lieu sûr / mais je m'efface à l'usure.»

Devant une bière et un bol de bretzels-moutarde forte, le mandoliniste Erik Evans et le contrebassiste Antoine Tardif ne cachent pas les difficultés de la vie un peu maniaco-dépressive de musicien. Tout en soulignant le plus grand optimisme qui règne sur *Backflips* en comparaison du précédent album, *Ronds-points*.

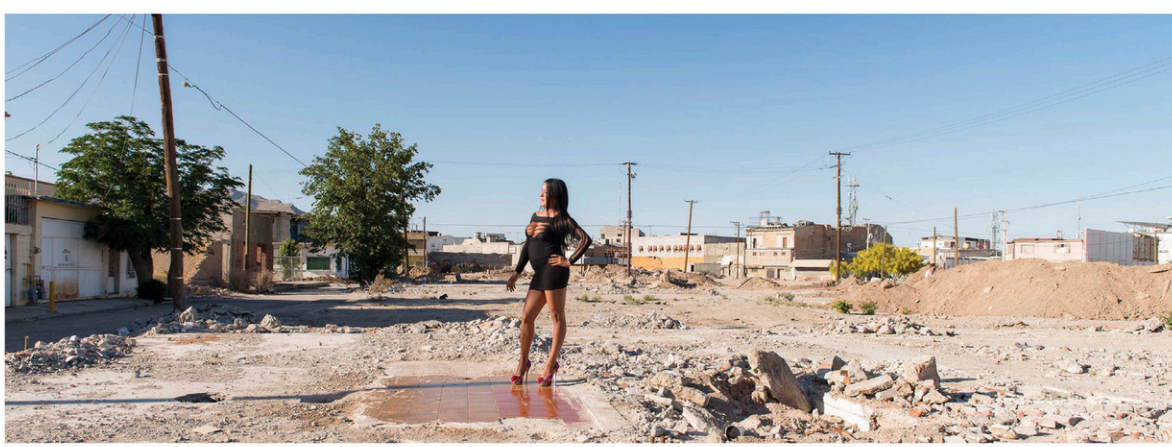
«On a peut-être trouvé l'équilibre entre être une gang de cabochons et être professionnels. Il y en a un qui peut aller plus loin, et l'autre qui stagne», dit Evans.

VOIR PAGE E 8: CANAILLES



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«On a peut-être trouvé l'équilibre entre être une gang de cabochons et être professionnels», explique Evans, le mandoliniste de Canailles.



Teresa Margolles, *Floja de baile del Nightclub Irma's* (Photo de danse du «Nightclub Irma's»), 2016 (détail). Impression couleur sur papier de coton, 125 x 185 cm. Avec l'aimable permission de l'artiste et de la Galerie Peter Klehmann, Zurich

TERESA MARGOLLES

PERCUTANTES, SES ŒUVRES RACONTENT L'HISTOIRE D'UN PAYS RAVAGÉ PAR LA VIOLENCE. ELLES PORTENT LA MARQUE DU DEUIL, DE L'ABSENCE, MAIS AUSSI DE LA DIGNITÉ.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

185, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Québec) H2X 3X5 Canada
Métro Place-des-Arts macm.org

MAC

MUNDOS

2017 02 16
2017 05 14

Avec le soutien de
Phyllis Lambert, Lilian Hauser,
Sarah McCutcheon Gréliche
et Erin Slater Battat



CULTURE

Fournir de l'ombre aux œuvres

ODILE TREMBLAY

L'autre soir, je marchais en frissonnant, rue des Pins, vers le Quat'Sous — c'était avant l'avènement inopiné de l'été — pour voir la pièce déambulatoire *Parfois, la nuit, je ris tout seul* de Michel-Maxime Legault et Marcel Pomerlo. Le tandem de metteurs en scène et d'acteurs jouait avec les mots de l'écrivain français Jean-Paul Dubois, tirés de trois ou quatre de ses récits. Ce spectacle-là, produit par le Théâtre de la Marée Haute, né à Québec, venait, au sens propre, cogner à la porte du Quat'Sous.

Du hall d'entrée, on voyait les deux gars avec bagages, perruques et manteaux de fourrure élimés s'agiter dehors avant de s'engouffrer parmi nous, en s'effeuillant de plusieurs pelures. Ces baladins tombés là apparemment comme des cheveux sur la soupe n'attendaient pas Godot mais rigolaient, déchiffrant le programme pour se mettre en train. Il n'y a pas d'histoire, nous a-t-on prévenus. Plutôt une invitation au voyage.

À cause du blues de fin de saison flottant sur l'assistance, ce texte-là semblait faire écho à la mélancolie du public, qui s'appropriait le spleen des textes de Dubois, ses questionnements existentiels, ses embardées tragiques ou angoissées.

Souvent les gens vont au théâtre pour rire (d'ailleurs, ils rient hors propos à tout bout de champ), mais pas au Quat'Sous et pas pour ce spectacle-là, encore en selle jusqu'au 4 mai. Ça ne le rendait pas moins séduisant.

Les deux interprètes, déguisés ou pas, venaient livrer les confidences d'un personnage ou d'un autre, croqués en quelques scènes. On suivait un guide au long des étages



Une scène de *Parfois, la nuit, je ris tout seul* de Michel-Maxime Legault et Marcel Pomerlo. À droite: ils étaient quelques centaines lundi à manifester à la place d'Armes.



PHOTOS CATH LANGLOIS ET PEDRO RUIZ

de théâtre en grimpant les escaliers, croisant des lampes insolites posées sur les paliers, pour atterrir devant des plateaux successifs où d'autres textes, d'autres fragments d'existence s'animaient.

C'était mystérieux et touchant, avec des réflexions semées sur la mort, la solitude, l'absurdité de la vie, les désirs fous, la marginalité. Tout ça entre deux pas de tango, trois doigts de poésie, la chanson de Cohen *Dance Me to the End*

Reste qu'en affamant les artistes, on endigue vraiment la sève d'une société

of *Love*, l'ombre invisible d'une corde de pendu et des avions à prendre avec une vague envie d'y rester.

Le spectateur n'était même pas invité à tout comprendre, mais à changer de lieu en mêlant ses méditations à celles des clowns philosophes, pour

enfouir les détresses de notre époque où quelque chose d'essentiel s'est perdu.

Un vrai moment de théâtre, de jeu et de réflexions collectives nous était offert par ces deux artistes, maîtres d'une cérémonie intimiste où le spectateur se sentait privilégié d'avoir été convié.

Avec des bouts de tissu

Souvent, quand je me promène hors des grandes institutions, et sans enlever leur mérite aux temples culturels consacrés, je sens mieux vibrer l'esprit créatif du Québec avec sa faculté de créer la magie en saltimbanque

à l'aide de quelques bouts de tissu, de trois perruques, de beaucoup d'imagination et de savoir-faire, comme le Cirque du Soleil à ses débuts.

La culture du divertissement a pris tellement de place dans nos sociétés que le public voit les artistes en privilégiés sur ta-

pis rouge, sans déceler à quel point leurs œuvres touchent d'abord les esprits au coin d'une rue, sur des scènes en accordéon, dans une galerie de quartier, ou devant quelques planches sur lesquelles des musiciens de la frange trouvent leur harmonie.

La plupart des artistes ne moissonnent pas la large audience ni ne roulent sur l'or. Mais c'est par eux que l'éveil culturel se joue souvent, aussi l'expérimentation, les audaces, ce quelque chose de précieux et de fragile qui passe la rampe et donne le frisson, comme devant *Parfois la nuit, je ris tout seul* en cette soirée frusquette.

Dans le bas de laine

Au Quat'Sous traînait une affiche de la manifestation de lundi à Montréal, avec sur son carton les deux têtes rouges qui font la baboune sous le slogan «Etat d'urgence». Quelques centaines de personnes issues du milieu des arts s'étaient rassemblées lundi à la place d'Armes pour demander de réinjecter des sous dans le bas de laine du CALQ (le Conseil

des arts et des lettres du Québec), qui subventionne les projets d'artistes et d'écrivains. La vie et la mort des œuvres en gestation passe beaucoup par cet organisme, au budget gelé dur depuis cinq ans.

Alors mercredi, quand l'Assemblée nationale, tous partis confondus, s'est levée pour réclamer en écho au ministre de la Culture Luc Fortin d'octroyer à ce CALQ-là des sommes supplémentaires cette année, on a trouvé que c'était bon signe.

Signe que des considérations supérieures prennent de temps en temps le relais des querelles partisans et des crocs en jambes politiques pour le bien commun.

Loin du fantasme qui fait rimer *glamour* des vedettes et création, une œuvre (d'envergure ou pas) naît dans l'ombre, à travers des essais et erreurs. Elle tâtonne avant de se trouver, gâche du plâtre. Non, les subventions aux créateurs et aux organismes qui les abritent ne sont pas de trop.

La télé, en invitant souvent les mêmes têtes d'affiche bien cotées, égare les esprits. Ceux qui traitent ensuite les artistes d'assistés sociaux de luxe ne comprennent ni la précarité de leur condition — entre 24 000\$ et 27 000\$ de revenu annuel en moyenne ici — ni l'importance de leur rôle, en particulier dans ce monde en quête de repères.

Quand il ne jongle pas avec les nouvelles technologies, l'art invite à débrancher ses écouteurs, à éteindre son ordi pour participer à une réalité collective. Expérience désormais quasi révolutionnaire, survolant l'air du temps, donc sans prix.

Bien sûr, on souhaite qu'au-delà des considérations financières, les artistes prennent la rue pour inviter les gouvernements et la population à accorder plus d'importance à une culture qui menace de réduire ses disciplines sous le vent de la mondialisation. Des combats plus vastes sont à mener. Reste qu'en affamant les artistes, on endigue vraiment la sève d'une société.

AVEC **MARC BEAUPRÉ**
HENRI CHASSÉ
BÉNÉDICTE DÉCARY
DAVID SAVARD
PHILIPPE THIBAUT-DENIS
CATHERINE TRUDEAU

À L'AFFICHE !

TNM

65 ANS
SAISON 16/17

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD DE MARIVAUX
MISE EN SCÈNE **ALAIN ZOUVI**

TNM.QC.CA FORFAIT FAMILLE DISPONIBLE!

icr artv

USINE G 3 → 13 mai

MICHELINE LANCTOT
LOUISE BOMBARDIER
MARILYNE CASTONGUAY
LÉA SIMARD
GENEVIÈVE LAROCHE
ISABELLE MIQUELON
GUILLERMINA KERWIN

TEXTE DE **DAVID MAMET**
ADAPTATION & MISE EN SCÈNE **BRIGITTE POUPART**
PRODUCTION **TRANSTHÉÂTRE**

GLENGARRY GLEN ROSS

GLENGARRY GLEN ROSS NOUS PLONGE DANS LE MONDE DES REQUINS DE L'IMMOBILIER; MENSONGES, INTIMIDATION, FRAUDE ET VOL - TOUT EST PERMIS. MAIS CETTE FOIS-CI, LES REQUINS SONT DES FEMMES.

USINE-C.COM 514-521-4493

CULTURE > ARTS VIVANTS

Rain, le rose nombre d'or signé De Keersmaecker

La pièce phare de la chorégraphe belge arrive à Montréal, quinze ans après sa création

CATHERINE LALONDE

La critique danse du *Devoir* s'insurgeait déjà, en 1994, du fait que Montréal ne recevait pas « l'une des plus virtuoses figures de la nouvelle danse: Anne Teresa De Keersmaecker ». C'était bien, bien avant que la chorégraphe passe au Festival TransAmériques avec *Cesena* et *En attendant* (2012), bien, bien avant qu'on lui attribue le Grand Prix de la danse de Montréal pour ces œuvres. Et même fort avant *Rain* (2001), à travers laquelle la chorégraphe affina, en un bond spectaculaire, ses outils de composition sur une pièce qui lui gagnera la considération critique et publique. Quinze ans plus tard, cette pièce, dansée à nouveau par dix jeunes interprètes, passe pour la première fois par Montréal.



Anne Teresa De Keersmaecker

Rain est la petite sœur chorégraphique de *Drumming* (1998), composée aussi sur une musique de Steve Reich, un musicien qui a grandement accompagné tout le premier pan du parcours de la chorégraphe. Une chorégraphe d'une musicalité extrême, qui ancre ses danses à même les partitions, qu'elles soient de Beethoven, Bartok, Bach ou des musiciens de l'ars subtilior du XIV^e siècle. Qu'est-ce qui fait que son cœur de chorégraphe s'arrête sur une œuvre musicale? « *Mon cœur? Il n'y a pas vraiment "mon cœur" qui s'arrête sur une musique*, répond au téléphone M^{me} De Keersmaecker, avec son exigence, sa froideur contagieuse, sa rigueur et son intelligence habituelles. *Il y a certaines musiques qui invitent à la danse. Vous savez que je suis une formaliste. Donc j'aime bien les grandes constructions, je suis obsédée par le contrepoint, et c'est là que j'apprends comment organiser les mouvements dans le temps et dans l'espace. Je suis plus intéressée par la forme que par les notions directes qui s'en dégagent. Disons plutôt que je suis plus intéressée par l'émotion qui se dégage par la forme.* »

Rain se déploie sur *Music for 18 Musicians*, où le souffle des clarinettes, leur cycle de respiration, est le point de départ de la composition des partitions de cordes. Effets de vague, de respiration, de flux. « *Dans le XX^e siècle, rap-*



ANNE TERESA DE KEERSMAECKER

« Dans *Rain*, il y a deux phrases — une phrase plutôt féminine et une phrase masculine », analyse sa créatrice.

Du désir de danser

« Les manifestations du plaisir de danser n'ont rien à faire ici avec l'ordinaire clin d'œil narcissique du virtuose; il s'agit plutôt de stimuler l'esprit d'un certain régime du collectif, comme le font du reste les musiciens de Steve Reich, se connectant les uns aux autres pour gérer les processus, en varier le flux et les durées — et ce régime est désigné par De Keersmaecker comme un "déconditionnement". Debout ou assis sur la bordure externe du territoire de jeu, les danseurs sont susceptibles d'y replonger à tout moment, ce qui encourage le public à ne jamais relâcher son attention: tous sont témoins, tous sont responsables de la production désirante de cette machine à danser. »

La théoricienne, musicologue et philosophe Bojana Cvejic, sur *Rain* dans *D'un doux et ardent désir de danser*

pelle M^{me} De Keersmaecker, le rapport entre la danse et la musique qui existait depuis toujours a été profondément chamboulé par cet effort de la musique contemporaine à abolir la pulsation — pulsation qui est dans toutes les cultures l'élément récurrent du rapport danse-musique, qui pose ce ca-

dre et organise le temps d'une façon que je dirais naturelle, presque même instinctive. »

Dans la musique contemporaine, après la Seconde Guerre mondiale, cette pulsation régulière a été un moment violemment rejeté, ce qui fut un problème pour la danse, poursuit-elle. « *Après le sérialisme hérité*

de Schönberg et développé par Boulez, il y a eu différentes réactions dans les années 1960. Jusqu'à l'arrivée du minimalisme, dont Steve Reich a été un des principaux compositeurs, de ceux qui ont été voir non seulement dans la musique populaire et jazz, mais aussi dans la musique orientale — africaine ou balinaise —, où la pulsation est extrêmement présente. Steve Reich est retourné à cette base: cette pulsation de la répétition extrême qui crée un flux sonore où le temps devient pour ainsi dire palpable, avec un raffinement dans l'invention intellectuelle. Pour moi, c'est une musique qui se dévoile en même temps comme une mécanique et comme une invitation directe à la danse, grâce à cette attention portée au flux. »

Dansantes géométries

Cette marée de sons et de gestes, « cette folie du mouvement », provoquée par un engrenage chorégraphique

qui ne se repose jamais — avec passage forcé par l'épuisement —, émerge de simples et longues phrases dansées, et répétées, répétées.

« Contrairement à *Drumming*, où il y a une phrase de base qui s'ancre dans une spirale et où tous les mouvements sont principalement sur la verticale de la colonne vertébrale, dans *Rain* il y a deux phrases — une phrase plutôt féminine et une phrase masculine, analyse la créatrice. Cette phrase féminine est surtout verticale. La phrase masculine, qui a été construite par un des danseurs, Jakub Truszkowski, et implique tout un travail de rising and falling, un matériel au sol avec des chutes, des relevés, tout ça, très opposée à la phrase féminine, qui elle est majoritairement debout, en complémentarité. »

Déploiement, juxtaposition, superposition, contrepoint (bien sûr!), reprises en miroir,

diffractions des axes — dont les principaux sont marqués au sol — et des symétries sont des géométries mises en jeu. Et un coup d'œil aux notes de travail de De Keersmaecker, commentées par la théoricienne Bojana Cvejic (Fonds Mercator Éditeur), montre, dessins à l'appui, la pensée de mathématicienne dansante de la chorégraphe.

Une chorégraphe qui a poussé le jeu jusqu'à traduire le nombre d'or, cette proportion mathématique souvent utilisée en arts visuels et en architecture (Dali, Le Corbusier), à sa chorégraphie: dans « *l'organisation du temps* », suivant la structure musicale, additionnant du début jusqu'à sa « *section d'or* », d'où la chorégraphie s'inverse alors et rétrograde.

« *C'est une construction en miroir*, précise la chorégraphe. *Il y a ce mouvement de basculement autour de la section d'or.* » Les variations de couleurs, qui évoluent du chair au magenta avant de s'estomper vers des automnaux argent, beige ou blanc, contribuent aussi à l'effet de spirale qui se retourne sur elle-même.

Perdurer

Ils sont rares, les chorégraphes contemporains qui peuvent voir leur répertoire vivre et revivre, leurs anciennes chorégraphies se réactualiser. À l'occasion de cette reprise de *Rain*, qu'apprend Anne Teresa De Keersmaecker? « *Je crois que ça pose surtout une question par rapport à l'écriture. Dans quelle mesure une écriture est-elle souveraine? Malgré les changements de cadre, malgré le temps qui passe sur cet art qui ne laisse ni d'objets ni de traces, y a-t-il une écriture qui subsiste malgré les différentes générations de danseurs, malgré les différentes générations de public qui la découvrent ou la redécouvrent?* »

Le spectacle vivant est défini par sa nature même, rappelle l'artiste, qui exige que l'on partage un espace et un temps, « *et à l'intérieur de ça, dans un minimalisme extrême, c'est exclusivement le corps qui donne chair [embodied] à l'écriture*, poursuit M^{me} De Keersmaecker. *C'est un peu ce champ de questionnement, de tensions qui dit combien une écriture en danse existe en soi. Est-ce qu'elle perdurera? Est-ce que les danseurs qui étaient là à la création sont essentiels? Est-ce que la danse peut être transmise à de nouvelles générations?* »

Au public, ici, maintenant et aujourd'hui, de répondre.

Le Devoir

F T A

Danse + Théâtre

Le festival s'échauffe du 25 mai au 8 juin 2017

Forfaits et billets en vente

Réservez maintenant!

514 844 3822
1 866 984 3822
fta.ca

ici artv

LA VITRINE COM VOTRE QUICHET CULTUREL

Création 2017

Qui sont vraiment les Montréalais? La réponse sur scène avec 100 citoyens

100% Montréal
Rimini Protokoll
Berlin

Conférence de choses
François Gremaud
+ Pierre Mifsud
Lausanne

« Cinquante-trois minutes trente-trois de bonheur »
Le Monde

bang bang
Manuel Roque

Création 2017

« Roque, tout simplement exceptionnel »
La Presse

Exhibition - L'exhibition
Benoît Gob + Francis La Haye
+ Emmanuel Schwartz
Bruxelles + Montréal

Création 2017

Un vernissage où les toiles en cachent peut-être d'autres...

Lifeguard
Benoît Lachambre

« Lachambre ne cesse d'interroger et de surprendre. »
Les Inrocks

Some Hope for the Bastards
Frédéric Gravel

Un concert chorégraphique à l'énergie franchement corrosive

Création 2017

La posibilidad que desaparece frente al paisaje
(La posibilidad qui disparaît face au paysage)

El Conde de Torrefiel
Barcelona

Une visite théâtrale comme une expo d'art contemporain

CULTURE > THÉÂTRE

Quand la machine permet de vivre éternellement

Jean-Philippe Baril Guérard crée un futur où l'immortalité soulève des questions philosophiques

MARIE LABRECQUE

« C'est un ovni », reconnaît Jean-Philippe Baril Guérard. Sa nouvelle création, une fable d'anticipation, ne nous transporte pas seulement 150 ans dans le futur, elle paraît aussi bien éloignée, par son style, des prises de parole rentre-dedans qu'avait signées précédemment l'auteur de *Tranche-cul*. Son thème n'a toutefois rien de neuf pour celui-ci, fasciné par le transhumanisme depuis qu'il a lu, à 11 ans (!), *La singularité est proche* du futuriste américain Ray Kurzweil.

Le transhumanisme? « *L'amélioration de la condition ou de l'espérance de vie des humains grâce à la technologie*, définit le dramaturge de 28 ans. *En ce moment, à Silicon Valley, plusieurs réfléchissent à ça. Ce sont des gens qui viennent du milieu de la technologie, donc qui voient le corps comme du hardware. Ce qui crée parfois un manque de considérations pour les questions éthiques.* » Narcissique ou pas, ce fantasme d'immortalité caressé par certains bonzes de ce riche monde, s'il devenait possible, ne serait vraisemblablement pas accessible à tous.

Ray Kurzweil, lui, croit qu'un jour un ordinateur deviendra suffisamment puissant pour qu'on puisse y transférer une conscience humaine — ce qui prélude à une profonde transformation de l'homme. « *Selon lui, ça devrait pouvoir arriver autour de 2045. Cela m'apparaît demain matin!* Actuellement, les avancées sont surtout du côté médical: il y a des gens qui réussissent à allonger leur espérance de vie en ingérant moins de calories. Mais on est vraiment loin de la coupe aux lèvres en matière de reproduction de l'intelligence humaine. »

À partir des règles contées dans son essai, Jean-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Jean-Philippe Baril Guérard a imaginé un monde où les gens ont la possibilité de vivre pour toujours en cartographiant leurs souvenirs.

Philippe Baril Guérard a imaginé un monde où les individus ont la possibilité de vivre pour toujours, simplement en cartographiant leurs souvenirs et en les copiant dans un corps nouveau — et amélioré. Ils deviennent ainsi « synthétiques » et stériles. Le créateur s'intéresse surtout aux questions philosophiques engendrées par cette situation.

« *Envisager de passer du corps à un autre support implique un grand questionnement sur comment on se définit comme être humain.* »

Vivre sans la mort?

L'immortalité bousculerait aussi notre rapport au temps. Et peut-être à la vie même. Ne dit-on pas que c'est la finitude qui donne du

sens à l'existence? « *Est-ce que la mort fait de nous des êtres humains?* » se demande l'auteur. Kurzweil dit que la majorité des actions qu'on pose dans une journée sont reliées à nos réflexes de survie. Alors, sans cet enjeu, est-ce qu'on va avoir encore le goût de vivre? J'ai l'impression que l'être humain existe intrinsèquement dans l'adversité. La condition humaine dépend d'un combat contre la nature, contre le peu de temps dont on dispose. »

Notre identité est également constituée par la somme de nos souvenirs. « *Et ceux-ci sont en constant mouvement. On évolue comme individu notamment parce qu'on accumule des souvenirs, mais aussi*

parce qu'on en perd. Mais dans un transfert informatique d'une carte mémoire à une autre, on obtient une copie identique. Est-ce que ça permet de bien traduire l'expérience humaine? L'imprécision du souvenir, pour moi, en fait partie. »

Tout comme la nature douloureuse de certaines réminiscences. La construction de la pièce, qui se déroule entièrement dans la tête de la protagoniste durant la duplication de mémoire, s'inspire d'*Eternal Sunshine of the Spotless Mind*. Comme dans le film de Michel Gondry, la tentation d'effacer les épisodes malheureux est forte. « *Est-ce qu'on peut conserver notre humanité en nettoyant entière-*

« On évolue comme individu parce qu'on accumule des souvenirs, mais aussi parce qu'on en perd »

Jean-Philippe Baril Guérard

ment notre mémoire? Ça nous ramène à l'eugénisme. »

Une facture organique

Il est rare que le théâtre québécois s'aventure dans l'univers, trop souvent considéré comme un sous-genre, de la science-fiction (bien que les récents *1984* et *Far Away* relevaient de l'anticipation). Le dramaturge a découvert combien il était difficile, dans une pièce, de donner les clés d'un monde imaginaire au spectateur, d'en exposer les règles sans tomber dans la surexplication.

Sur le plan esthétique, *La singularité est proche* ne ressemblera en rien à ce qu'on s'attend de la science-fiction. Pas de voix de synthèse, pas de machine. D'un ton « un peu contemplatif », son récit se concentre sur les conséquences profondément humaines et émotionnelles qu'entraîne l'immortalité.

Jean-Philippe Baril Guérard n'en a pas fini avec la science et les univers parallèles. Il œuvre aussi à une uchronie sur Charles Darwin. Un « présent alternatif » où celui-ci publierait son texte révolutionnaire sur l'origine des espèces. « *La pièce pose une question: est-on aussi réceptif aux nouvelles idées qu'on le croit aujourd'hui? Ma réponse est non, clairement...* »

Collaboratrice
Le Devoir

LA SINGULARITÉ EST PROCHE

Texte et mise en scène de Jean-Philippe Baril Guérard. Une production du Théâtre En Petites Coupures. À l'Espace libre, du 5 au 20 mai.

CAPITALISME

SUIITE DE LA PAGE E 1

Si le spectacle ne comporte pas de victimisation, il peut être « très émouvant ». La metteuse en scène veut mettre en lumière le courage de ces personnages qui se débattent pour conserver leur job. Et donc pour leur survie. « *En fait, c'est une tragédie. La pièce est d'une cruauté pas possible. J'aime aussi son aspect intergénérationnel. Ça ne veut pas dire la même chose de perdre son emploi à 60 ans.* »

Heureux délais

Brigitte Poupart a dû se battre pour produire ce projet, qu'elle porte depuis quatre ans, avec sa compagnie Transthéâtre. Elle a eu du mal à trouver un lieu de diffusion. « *Les théâtres sont très frileux à Montréal, il ne faut pas avoir peur de le dire.* » Elle était sur le point d'abandonner quand l'Usine C lui a offert dix soirs. Un mal pour un bien, au bout du compte. « *C'est fascinant, le timing. On croit passer à côté parce qu'un projet prend trop de temps à aboutir. Mais finalement, avec tout ce qui se passe, l'élection de Trump, la montée de la droite, la pièce a encore plus de résonances maintenant.* »

La metteuse en scène pose cette œuvre créée en 1984 dans un environnement « *intemporel, symbolique* », avec un minimum d'accessoires. « *Le texte est tellement fort qu'on n'a besoin de rien.* » Avec cette production en format panoramique, elle lance aussi de nombreux clins d'œil à l'adaptation cinématographique. « *Il y a une conception sonore importante, comme dans un film. Tout ce qu'on ne voit pas, on le suggère par le son.* »

Elle a choisi ses comédiennes, « *si bonnes* », en fonction d'affinités avec leur personnage: Louise Bombardier, Isabelle Miquelon, Guillermina Kerwin, Marilyn Castonguay, Léa Simard, Geneviève Laroche... et Micheline Lanctôt, pas vue sur scène depuis 24 ans. « *C'est un très beau cadeau qu'elle m'offre. On se ressemble sur certains points. On est des fonceuses, avec des carrières polymorphes.* »

Celle, multidisciplinaire, de Brigitte Poupart suit pourtant un fil conducteur. Depuis sa co-création *W. C.* en 1999, jusqu'au percutant *Table rase* qu'elle dirigeait récemment, son parcours théâtral est peuplé d'univers féminins.

« *C'est une préoccupation constante parce que lorsque je suis sortie du Conservatoire, je trouvais qu'il n'y avait pas de rôles pour les actrices. Et il n'y avait presque pas de metteuses en scène. Alors il fallait faire notre place.* »

Pourtant, des idées, pour des rôles de femmes, la créatrice dit en avoir beaucoup. « *Elles m'inspirent parce que les femmes sont des êtres complexes, qu'on a peu fouillés. En médecine, ça a pris des siècles avant qu'on étudie le corps féminin. Et, d'après moi, c'est la même chose, pour ce qui est de la psyché, au théâtre. On n'a pas exploré les personnages féminins.* »

Collaboratrice
Le Devoir

GLENGARRY GLEN ROSS

Texte de David Mamet. Mise en scène de Brigitte Poupart. Traduction d'Enrica Boucher. Une production de Transthéâtre du 3 au 13 mai, à l'Usine C.

« C'est fascinant, le timing. On croit passer à côté parce qu'un projet prend trop de temps à aboutir. Mais finalement, avec tout ce qui se passe, l'élection de Trump, la montée de la droite, la pièce a encore plus de résonances maintenant. »

Brigitte Poupart

CULTURE > ARTS VIVANTS



ARCHIVES PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Répétition pour *La jeune fille et la Mort* aux Grands Ballets canadiens, où le nombre de danseurs en arrêt de travail pour cause de blessures a diminué de moitié en trois ans.

JOURNÉE INTERNATIONALE DE LA DANSE

Le corps dansant se porte mieux

Plus en contrôle, mieux entouré, le danseur se blesse beaucoup moins que par le passé

CATHERINE LALONDE

Voilà une bonne nouvelle en cette Journée internationale de la danse. Selon la «répartition des lésions professionnelles inscrites et acceptées de 2010 à 2015» par la Commission des normes, de l'équité, de la santé et de la sécurité du travail (CNESST), obtenue par *Le Devoir*, les danseurs québécois se blesseraient beaucoup, beaucoup moins aujourd'hui qu'il y a sept ans. Le nombre de réclamations annuelles, qui était de 135 en 2010, est en décroissance constante depuis, pour atteindre 40 en 2015 — plus de trois fois moins. Un symptôme d'une meilleure santé?

Il faut aborder ces chiffres avec prudence, rappelle la professeure et chercheuse à l'UQAM Sylvie Fortin, car tous les danseurs ne peuvent réclamer en cas de blessures: seulement ceux qui travaillent pour des producteurs-chorégraphes qui cotisent auprès de la CNESST, et seulement si les blessures surviennent en période de travail. Mais un tour de terrain laisse entendre que ces chiffres sont représentatifs.

Aux Grands Ballets canadiens de Montréal, le nombre de danseurs en arrêt de travail complet pour cause de blessures a diminué de moitié en trois ans, avec des arrêts jusqu'à moitié moins longs, selon le responsable des ressources humaines Vincent Mazrou. Au Regroupement québécois de la danse, on note que les demandes pour le Programme de soutien à l'entraî-

nement des interprètes en danse, qui permet depuis 2006 aux membres d'être protégés en cas de blessures lors d'un entraînement supervisé même si le danseur n'a pas signé de contrat, ont également subi une baisse dramatique.

«*Ça me fait profondément plaisir d'entendre cette nouvelle, s'émouvait Sylvie Fortin, qui a dirigé l'essai *Danse et santé. Du corps intime au corps social* (PUL, 2008). Je trouvais tellement que la situation en danse ne changeait pas vite que j'ai un peu délaissé la santé des professionnelles.*» Parmi ses hypothèses pour expliquer cette baisse des blessures, M^{me} Fortin nomme l'accès à l'information, la valorisation de la prévention, la multiplication de thérapeutes issus de la danse, et une meilleure formation.

«*Les Grands Chantiers de la danse* [commencés en 2007] ont conscientisé plusieurs jeunes danseurs. Plusieurs projets alors ont misé sur la communication entre danseurs et chorégraphes: la syndicalisation par l'Union des artistes des danseurs, l'ex-blogue *Le danseur ne pèse pas lourd* dans la balance de Catherine Viau, mon livre... J'ose espérer que ce qu'on voit là en est les fruits.»

Toutes médecines unies

De meilleurs thérapeutes œuvrent maintenant en prévention, estime la spécialiste — de nombreux danseurs sont devenus ostéopathes au fil des dernières décennies. Et la formation s'est ouverte, même dans des institutions très traditionnelles, aux pratiques somatiques, alterna-

Les blessures chez les danseurs et chorégraphes québécois



Selon la CNESST, voici la fluctuation du nombre total de lésions professionnelles acceptées pour les danseurs et chorégraphes, par année, de 2010 à 2015.

2010	135
2011	110
2012	105
2013	93
2014	77
2015	40

La grande majorité des blessures se retrouve dans la catégorie «Blessures traumatiques muscles, tendons, etc.».

tives et complémentaires, qui, selon M^{me} Fortin, contribuent indéniablement à la santé du danseur, peu importe que le Collège des médecins leur apporte ou non son aval.

«*Une de mes conclusions de recherche en 2008, rappelle Sylvie Fortin, c'est qu'un déterminant négatif de la santé du danseur, c'est le silence. Je vois de plus en plus une prise de parole chez les danseurs, à plusieurs niveaux, et pas juste en santé. Je suis convaincue qu'elle touche la pratique*» pour le mieux, estime la chercheuse.

Savoir s'arrêter

Pour Héléne Leclair, directrice des services aux étudiants et aux diplômés à l'École de danse contemporaine, les apprentis danseurs d'aujourd'hui seraient effectivement mieux préparés à gérer leur santé. «*Ça fait 15 ans qu'on travaille là-dessus!*» s'exclame-t-elle. L'École a

ajouté au fil du temps des cours d'anatomie, des conférences sur la gestion du stress, sur la nutrition et la gestion de blessures.

L'impunité des chorégraphes

Reste qu'il existe encore des chorégraphes «*serial blesseurs*». Le travail d'un tel est un terreau pour faire éclater les genoux, et le mot peut même courir de bouche à oreille. L'œuvre d'une autre est propice à créer des «*coups du lapin*». Et on peut encore entendre un créateur chercher un danseur «*avec de très bons genoux*», par exemple, ce qui n'est pas loin, dans la formulation même, d'être un avertissement de dangerosité.

«*Dans une de mes recherches, j'ai interviewé une quinzaine de chorégraphes, rappelle Sylvie Fortin. Tous me parlaient de chorégraphes assez dangereux pour les corps des danseurs pour qu'on les mette sur une liste noire... sans jamais qu'aucun ne s'y mette lui-même.*»

Les chorégraphes ont-ils un examen de conscience à faire? «*C'est vrai que certains chorégraphes apprennent à travailler tout en créant, rappelle Héléne Leclair, et que d'autres sont extrêmement exigeants. Mais les jeunes danseurs doivent apprendre à se demander si ça vaut la peine de mettre toute une carrière en danger pour un seul spectacle.*» Mais est-ce qu'un danseur pigiste peut les reconnaître, et avec ses revenus moyens tirés de la danse de 13 900\$ (2009), se permettre de ne pas danser pour eux s'il en a la possibilité?

Le Devoir

Du politique pour contrer les blessures?

La préparation physique, précise et propre au travail chorégraphique à venir, peut être une clé contre les blessures, croit la directrice des services aux étudiants de l'École de danse contemporaine, Héléne Leclair. «*Il faut bien connaître son corps pour approcher le travail avec une intelligence physique. La virtuosité est variée dans le monde contemporain. Les exigences le sont aussi, comme le pourcentage de dangerosité. Reconnaître les particularités d'un travail aide grandement. Si je veux travailler pour Marie Chouinard, bien je me prépare à lever les pattes, à faire de grandes ondulations de la colonne et à intégrer mon souffle et ma respiration. Et je vais m'informer sur sa manière de travailler — deux ou huit heures par jour? — et m'entraîner en conséquence.*»

Travailler consciencieusement, pense Héléne Leclair, conserver une qualité d'attention et de concentration tout au long de la répétition — ce qui veut dire aussi savoir demander des pauses — sont d'autres facteurs anti-blessures. «*Et s'entraîner, s'entraîner! Pas juste en entraînements connexes, mais en danse! Tu veux être un bon danseur, il faut danser! Le connexe — yoga, gymnase, Pilates, Gyrotonic, etc. — c'est fantastique, mais comme danseur, il faut garder les connexions fines, et ce n'est pas facile en arrivant sur le marché du travail. La première chose qu'on laisse aller dans un horaire chargé avec un job alimentaire, c'est la classe de danse. Et la finesse, la belle sophistication se perdent. Je parle d'interprétation aussi, la sensibilité n'est pas seulement physique.*»

Bien sûr. Mais cette immersion constante dans la danse et la préparation spécifique en amont d'un travail, idéales, accessibles aux membres d'une compagnie (il n'en reste cinq ou six au Québec qui embauchent des salariés) et aux étudiants, sont-elles envisageables pour le danseur pigiste (59% des danseurs en 2012)?

Silence au bout du fil. «*Non. C'est vrai. C'est impossible à soutenir. Il faudrait une volonté politique. Des subventions et des rémunérations plus élevées. Si on veut avoir des danseurs flamboyants, peu importe l'esthétique, qui brillent partout sur la planète, il faut sortir de l'argent*», estime Héléne Leclair. Et penser à les payer pour qu'ils s'entraînent, afin qu'ils restent à la fine pointe de leur sensibilité et de leurs possibilités physiques.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

DANSE
DANSE

RAIN

Chorégraphie : Anne Teresa De Keersmaeker
Musique : Steve Reich
ROSAS

4. 5. 6 MAI 2017, Théâtre Misonneuve

DANSE DANSE.CA placedesarts.com

« UN CHEF-D'ŒUVRE ISSU DE LA RENCONTRE AU SOMMET DE DEUX GÉNIES. »
— Télérama, Paris

« UNE FORCE PURE. L'ÉLAN IRRÉSISTIBLE DE LA JEUNESSE LANCÉE À FOND DE TRAIN DANS UN TOURBILLON GESTUEL. »
— Le Monde, Paris

CGI

CULTURE > MUSIQUE

Écllosion de jeunes surdoués à l'horizon

Le concours musical Piano 2017 prend son envol cette semaine à Montréal

CHRISTOPHE HUSS

C'est dans la semaine qui vient que démarrera Piano 2017, l'édition annuelle du Concours musical international de Montréal. Ayant suscité un nombre record de plus de 300 candidatures, elle se tiendra du 2 au 12 mai à la salle Bourgie et à la Maison symphonique.

Il y a quelques jours, les organisateurs du Concours musical international de Montréal (CMIM) ont eu la reconnaissance de leur travail de la part des élus du comité exécutif de la Ville de Montréal. Ces derniers ont autorisé, le 13 avril, lors de leur séance hebdomadaire, un soutien financier de 350 000\$ jusqu'en 2020. Le montant couvre une somme dédiée à l'accueil du congrès de la Fédération mondiale des concours internationaux de musique, qui se déroulera en parallèle des finales de Piano 2017 et, surtout, une dotation de 100 000\$ consolidant la tenue des éditions futures.

C'est justice pour une manifestation ambassadrice de la ville de Montréal et du Québec. Measha Brueggogsmann, Joseph Kaiser, David Fray, Yossif Ivanov, Beatrice Rana, Benjamin Beilman, Nareh Arghamanyan, Charles Richard-Hamelin, la soprano Hyesang Park ou le ténor Keon-woo Kim : tous ont été révélés à Montréal et en sont conscients, tous sont au début d'une très belle carrière, tous sont les porte-parole indéfiniment reconnaissants de l'accueil québécois.

Un positionnement intéressant

C'est presque par hasard, lors des premières éditions du CMIM, que s'est dessinée, notamment avec le violoniste Yossif Ivanov — lauréat ici à 16 ans en 2003, avant de glaner la 2^e place au concours Reine Elisabeth de Bruxelles en 2005



ANTOINE SAITO

Parmi les surdoués qui ont émergé ici, on compte Charles Richard-Hamelin, bien sûr, 2^e de Piano 2014 et 2^e du Concours Chopin en 2015.

—, une sorte de positionnement du CMIM sur l'échiquier des concours internationaux comme l'endroit où de jeunes surdoués viendraient éclore avant de confirmer leur place dans un des « Top 5 » des concours du monde.

Le schéma a été reconduit avec Charles Richard-Hamelin, bien sûr, 2^e de Piano 2014 et 2^e du Concours Chopin en 2015, avec Beatrice Rana, lauréate de Piano 2011 et 2^e au Concours Van Cliburn 2013, et enfin avec le ténor Keon-woo Kim, qui a remporté Operalia

2015 (le fameux concours organisé par Plácido Domingo) deux mois après le CMIM.

L'administration municipale a eu bien raison d'écrire dans son communiqué : « La réputation du Concours musical international de Montréal dépasse largement nos frontières et contribue à la réputation enviable de Montréal, métropole culturelle. » À entendre l'émouvant témoignage de la Coréenne Hyesang Park lors de son récent récital à la salle Bourgie, ce ne sont pas de vains mots.

L'édition 2017 du CMIM réunira 24 jeunes pianistes : 6 femmes et 18 hommes issus de 15 pays et d'une moyenne d'âge de 26 ans. Le contingent le plus important vient (c'est désormais monnaie courante) de la Corée du Sud, avec sept candi-

datés. On trouve aussi trois Français et trois Italiens. Le seul Canadien de Piano 2017 est Teo Gheorghiu. Totalement inconnu ici, fils d'un Roumain et d'une Canadienne, il est surtout très Suisse, pays où il est né, a grandi et où il est reconnu depuis dix ans comme le héros du film *Vitus*, sur un jeune pianiste surdoué. Ce film sera d'ailleurs projeté cet été au festival Orford Musique.

Un calendrier serré

304 candidatures : c'est la première fois que le CMIM part d'un choix aussi vaste. Charles Richard-Hamelin n'est peut-être pas étranger à la chose, car les prestations du pianiste québécois au Concours Chopin ont été fort remarquées. La probabilité de trouver une perle rare a donc

augmenté en conséquence. Car il ne faut pas se leurrer : malgré le très haut niveau, la vraie carrière internationale est réservée à un cercle très réduit d'élus. C'est pour cela que le CMIM peut faire la fierté de Montréal : les concours alignant, autant que le CMIM, des noms de jeunes artistes qui ont vraiment percé, tels David Fray, Nareh Arghamanyan, Beatrice Rana et Charles Richard-Hamelin en piano, se comptent sur les doigts d'une main.

Le principe du CMIM est de retenir 24 candidats, de passer à 12 après une première épreuve (du 2 au 4 mai, avec des séances à 14 h et 19 h 30 à la salle Bourgie). Ces 12 demi-finalistes joueront des récitals les 6 et 7 mai (séances à 14 h et 19 h 30) à la salle Bourgie. Notons que la *Laurentienne* n° 2 d'André Mathieu y sera l'œuvre canadienne imposée.

Les six finalistes se produiront les 9 et 10 mai, à 19 h 30 en concerto à la Maison symphonique avec l'Orchestre symphonique de Montréal, placé sous la direction du chef allemand Claus Peter Flor. Le concert de gala aura lieu le 12 mai à 19 h 30. Il permettra d'entendre le vainqueur de Piano 2017, ainsi que trois anciens Premiers Prix : la soprano Measha Brueggogsmann (2002), le pianiste Serhiy

Salov (2004) et le violoniste Benjamin Beilman (2010).

Le jury présidé par André Bourbeau, cofondateur du CMIM (avec la basse Joseph Rouleau), sera composé des pianistes Idil Biret, Dang Thai Son, Alain Lefèvre, Hélène Mercier, Pedja Muzijevic, David Owen Norris, Cristina Ortiz et Gabriel Tacchino et de l'imprésario R. Douglas Sheldon. Il distribuera plus de 125 000\$ en prix et bourses.

Parmi les singularités de Piano 2017, on notera le choix du répertoire des candidats puisque de mémoire d'observateur, c'est bien le premier concours dont je témoigne pour lequel aucun candidat n'a prévu de jouer le 3^e *Concerto* de Rachmaninov ou le 2^e *Concerto* de Prokofiev en finale. Par contre, le 1^{er} *Concerto* de Tchaïkovski a toujours la cote, ralliant les faveurs de 7 des 24 élus.

Le Devoir

PIANO 2017

Du 2 au 12 mai 2017. Quarts de finale et demi-finales à la salle Bourgie. Finale et gala à la Maison symphonique de Montréal. Toutes les épreuves du CMIM et le concert gala seront diffusés en direct sur le site du concours. La finale et le gala seront diffusés en direct et disponibles pendant trois mois à medici.tv.

16^e FESTIVAL DU JAMAIS LU
5 AU 13 MAI 2017
THÉÂTRE AUX ÉCURIES 7285, RUE CHABOT FABRE
JAMAISLU.COM

SUPPLÉMENTAIRES 3 ET 9 MAI, 20 H
Albert Millaire
MES AMOURS DE PERSONNAGES
Monologues, improvisations, anecdotes, tragédie, comédie, libertinage.
25 et 26 avril, 20 h petit Outremont
THÉÂTRE OUTREMONT
Montreal
1248, av. Bernard O. Outremont
INFO ET BILLETS theatreoutremont.ca 514 495-9944 #1

© Julien Faugère | Design Marc Ouellette

ABONNEZ-VOUS!
SAISON 17_18
La mort d'un commis voyageur
2017 revue et corrigée
L'Homme éléphant
Impromptu
Trahison
Théâtre du Rideau Vert
Le théâtre en plein cœur
rideauvert.qc.ca | Billetterie 514 845-0267

MONTREAL | OTTAWA | ST-JEAN-PORT-JOLI | PASPÉBIAC | PIKOGAN | KITSISAKIK | ROUVIN-NORANDA

DANSER LE PRINTEMPS!

MONTREAL
MERCREDI 3 MAI 2017 | 11H > 18H30
PLACE DES ARTS | GRATUIT
CINEDANSE.CA

LUNCH BEAT | PRESTATIONS | PROJECTIONS | ÉCHANGES CITOYENS
JOSÉPHINE BACON | JOSÉE BLANCHETTE | SÉBASTIEN DIAZ | MARTINE ÉPOQUE

Place des Arts Québec
PETRIE RAYMOND
CINÉ BISE

CULTURE > MUSIQUE

Maja & David, le mariage dano-québécois

Le duo fusionne les traditions avec une musique au caractère à la fois territorial et sans frontières

YVES BERNARD

Maja Kjær Jacobsen vient du Jutland central, au Danemark, et David Boulanger est né dans la région de Montréal. Tous deux violoneux, ils ont formé Maja et David, le duo qui s'inspire de leurs sources. Ils composent à partir de l'une ou de l'autre et interprètent des pièces traditionnelles, mais les arrangent toujours ensemble, ce qui confère à leur musique un caractère à la fois territorial et sans frontières, simple et pourtant majestueux. Le duo s'arrête ce jeudi à la Casa del Popolo.

Les deux se connaissent depuis environ huit ans. À force d'écouter leur musique respective, ils ont ressenti le point commun entre les deux univers, d'où la formation de leur groupe. Et le plus étonnant est que cette filière entre le Québec et le Danemark n'est pas nouvelle. Avant eux, les Jes Kroman, American Cafe Orchestra, Morten Alfred Høirup, Raynald Ouellet et le groupe danois La Bastringue avaient fait un pas vers l'autre. Sans compter l'influence exercée par La Bottine souriante sur une formation comme Habadekuk.

« Ici, au Québec, on parle du violon comme d'une espèce de locomotive, comme d'un train qui part et qui arrache tout »

« Le lien entre les deux cultures est indirect, explique David Boulanger au Devoir. Ce n'est pas comme dire que nos chansons viennent de la France et que nos danses viennent des îles britanniques. Mais quelque chose unit le Danemark et le Québec. Maja et moi sommes arrivés à la conclusion qu'à une certaine époque, il y a des danses qui ont traversé l'Atlantique et des morceaux qui sont venus avec elles, même si ça paraît bien exotique de parler de l'Europe du Nord quand on n'a pas vraiment de contacts avec eux par la colonisation. »

Il y a quand même quelque chose qui se rejoint : par la valse, la danse de quadrille, des espèces de contredanses, des grandes lignes, poursuit-il. « Il y a même des morceaux que j'ai entendus là-bas qui sont pratiquement les mêmes que les nôtres, des mélodies presque semblables notes pour notes. »

Maja Kjær Jacobsen raconte même que les Danois ont parfois des noms différents pour décrire des types de danse que l'on retrouve ici : « On a des reels. On les appelle parfois « reels », parfois « tretur » ou « totur ». On a aussi la polka et la galope, en plus de la valse qui est plus rapide que la vôtre. Quant à notre hōpsa, elle n'existe pas ailleurs, mais elle renferme des similarités avec la polka irlandaise par son côté nerveux [jumpy]. »



YANN FALQUET

Sur CPH-Café-YUL, le deuxième et plus récent disque du duo, un violon s'introduit en bourdon aérien sur une turlutte doucement scandinave.

Maja joue de tous ces styles. Avec son excellent groupe Fru Skagerak, elle mélange très habilement les rythmes danois, suédois et norvégiens. Elle joue d'ailleurs le violon hardanger, qui vient des montagnes de la Norvège et dont la particularité est d'avoir quatre cordes sympathiques qui résonnent d'elles-mêmes, ce qui confère plus d'espace à la musique.

Sinon, Maja (prononcer Maya) et David maîtrisent le violon habituel. Comment leurs instruments sont-ils mis en valeur dans leurs deux mondes ? « Ici, au Québec, on parle du violon comme d'une espèce de locomotive, comme d'un train qui part et qui arrache tout. C'est bien découpé dans le temps, tandis qu'au Danemark, dans le style que Maja aime jouer, on a les temps

forts, les downbeats qu'on fait avec le pied. Entre ça, les notes peuvent être étirées ou un peu accélérées pour arriver sur les temps forts. C'est comme si on faisait des vagues au niveau de la longueur des notes, mais les temps forts arrivent toujours au même endroit. »

David bat les mesures avec sa podorythmie, Maja répond avec une autre forme de tapement de pieds. Grâce à leurs arrangements, leurs deux univers se marient de plus en plus. Par exemple, sur CPH-Café-YUL, le deuxième et plus récent disque du duo, un violon s'introduit en bourdon aérien sur une turlutte doucement scandinave. Les atmosphères sont plus personnelles et les créations font parfois apparaître des climats proches du folk de chambre, sans

les frontières géographiques ou les barrières du temps qui semblent aléatoires. C'est à la fois délicat ou plus rythmé, relaxant et bienfaisant.

Une autre ligne de force du duo : l'influence de la région du Jutland central où Maja fut élevée : « Ce qui est intéressant, c'est que les pièces de ma région ne sont pas nécessairement connues ailleurs au Danemark, dit Maja. Et il y a notre langue : plusieurs mots sont différents du danois, alors que d'autres sont les mêmes, mais prononcés différemment. » Cette langue, elle la parle et la promeut.

Collaborateur
Le Devoir

À la Casa del Popolo, le jeudi 4 mai à 20 h.

pentaèdre

Mozart et rien d'autre !

Samedi 6 mai | 17 h et 20 h

Présenté en collaboration avec le QUATUOR ARTHUR-LEBLANC

Tout le génie, les couleurs et les textures des musiques de Mozart en deux concerts et un goûter, en compagnie des musiciens.

2 concerts + goûter 1 concert
55\$ | 45\$ | 18\$ 30\$ | 25\$ | 10\$

Conservatoire de musique de Montréal
4750, avenue Henri-Julien

Renseignements
(514) 873-4031 poste 313
www.pentaedre.com/billetterie/

Pentaèdre est en résidence au Conservatoire de musique de Montréal et membre du Conseil québécois de la musique.

Photo Pentaèdre © Nina Korpi
Typo King © Nicolas Hébert
Conception graphique © www.annethberge.com

LE CARREFOUR DES MUSIQUES NOUVELLES
LE VIVIER

QUASAR
4 SAXOPHONES
QUATUOR 4

Série montréalaise
SOUFFLER SUR LE FEU

PRÉSENTÉ
AU 1200, RUE DE BLEURY
AMPHITHÉÂTRE DU GESU
3 MAI 2017 À 20 H

Précédé de la troisième édition des
RENCONTRES INCENDIAIRES
À 19 H

VISITEZ LEVIVIER.CA ET QUASAR4.COM

LE CARREFOUR DES MUSIQUES NOUVELLES
LE VIVIER

VivierMix

Vendredi 5 mai à 19h30
Le Vivier au Gesu
quartier des spectacles
levivier.ca

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL admission
Montréal.ca
Québec
Conseil des arts du Canada
Canada Council for the Arts
QUARTIER DES SPECTACLES MONTRÉAL
SONS-TOUT

FESTIVAL INTERNATIONAL MUSIQUE ACTUELLE VICTORIAVILLE

BILLETTS / INFOS FIMAV.QC.CA

OFFREZ-VOUS UNE SOIRÉE INOUBLIABLE!

20 mai 2017 20 H
GUNDA GOTTSCHALK / UTE VÖLKER
« SKY AND GRASSLAND »
ALLEMAGNE, MONGOLIE - PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE

22 H
TERRY RILEY / GYAN RILEY
ÉTATS-UNIS - PREMIÈRE CANADIENNE

FORFAIT FESTIVAL - HÔTEL LE VICTORIN
UNE NUIT ET UN PETIT DÉJEUNER + DEUX CONCERTS : 20 H & 22 H

Québec VICTORIAVILLE santé urbaine Canada LE DEVOIR LA PRESSE



Plus de 150
concerts en salle

Billets en vente
maintenant

28 juin au
8 juillet 2017

38°

Salle Wilfrid-Pelletier, PdA • 19 h 30

ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX TD



**LA LA LAND
IN CONCERT**

2 juillet



An evening with
King Crimson

3 juillet



Feist
première partie:
Charlotte Day Wilson

4 juillet



Programme double
**Melissa
Etheridge •
Joss Stone**

5 juillet



Bobby Bazini
Summer is Gone

7 juillet

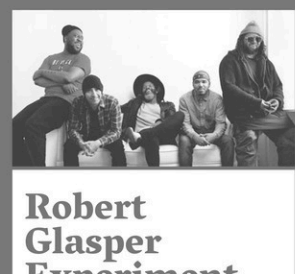


Pink Martini

8 juillet • 15 h et 20 h

Théâtre Maisonneuve, PdA • 20 h

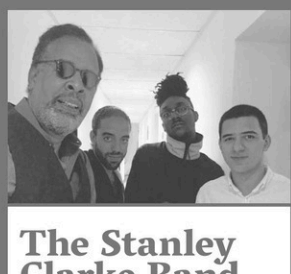
LES GRANDS CONCERTS



**Robert
Glasper
Experiment**

première partie:
Kendrick Scott Oracle

29 juin



**The Stanley
Clarke Band**

première partie:
The Jeremy Pelt
Quintet

3 juillet



Buika

première partie:
Rosalía et Raül Refree

4 juillet



Programme double
**Arturo
Sandoval •
Jane Bunnett
& Maqueque**

5 juillet



**The Barr
Brothers,
Bassekou
Kouyaté
& Amy Sacko**

première partie:
Esmerine

7 juillet



**Matt
Holubowski**

première partie:
Helena Deland

8 juillet

Maison symphonique de Montréal, PdA • 19 h

LE FESTIVAL À LA MAISON SYMPHONIQUE



Programme double
HUDSON:
Jack DeJohnette, Larry
Grenadier, John
Scofield, John Medeski
**Charles Lloyd
& The Marvels**

30 juin • 20 h



**Montreal
Jubilation
Gospel Choir**
Glory Train

2 juillet



Programme double
**Still Dreaming
Joshua Redman,**
Ron Miles, Scott Colley
and Brian Blade
Danilo Pérez trio
featuring Adam Cruz
and Ben Street

4 juillet



**Jean-Willy
Kunz**
L'orgue dans
tous ses états
première partie:
Christian Lane

5 juillet



Battle of the Bands IX:
**Cab Calloway
Orchestra vs
Xavier Cugat
Orchestra**

7 juillet



Jesse Cook

8 juillet • 15 h et 20 h

Billetterie

Place des Arts et
Maison symphonique
de Montréal
514 842-2112 • 1 866 842-2112
placedesarts.com

INFO-JAZZ
LA PRESSE+
514 871-1881
1 85JAZZFEST

SPECTRA

Bell

CASINO

Heineken

SNO

Canada

Radio-Canada

INC. LABILEN

TOURISME/MONTREAL

Québec

montrealjazzfest.com



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Les membres de Canailles ont choisi de s'occuper eux-mêmes de leur destinée: ils n'ont pas de gérant.

CANAILLES

SUITE DE LA PAGE E 1

Cerf-volant

Plein de petits détails le démontrent. Ne serait-ce que le sursis que s'est donné Canailles avant de retourner à la création. « Pour un deuxième album, si tu veux continuer sur ta lancée, il faut que tu sortes de quoi assez vite, explique Antoine. Et pour ce troisième disque, disons qu'on s'est permis un petit lousse pour être confortable dans le travail. »

Aussi depuis deux ans, les membres n'ont plus de gérant et ont choisi de s'occuper eux-mêmes de leur destinée. « L'autogérance, ça fait qu'on se doit d'être plus "groundé". Quand t'as un gérant, toi t'es un cerf-volant et il y a quelqu'un qui te tient au sol. La journée où tu es lâché, il faut que tu trouves tes ap-

puis un peu. »

— C'est une belle métaphore ça, Erik.

— Merci. C'est moi qui l'ai inventée.

Comme quoi même professionnel, le musicien peut rester un peu cabochon.

Bander mou

Pour *Backflips*, Canailles a aussi ouvert pour la première fois sa bulle créatrice à un réalisateur. C'est Tonio Morin-Vargas, entre autres entendu sur le dernier disque de Bernard Adamus, qui a œuvré avec le groupe.

« On était mûrs pour ça aussi, croit Antoine. Avant, on ne voulait peut-être pas laisser du terrain par orgueil. Et l'orgueil, c'est parfois un manque de confiance. »

Pour Erik, la présence de Morin-Vargas a permis à Canailles de se décoller le nez de sur ses chansons. « Il a été capable de prendre le ramassis de tout ce qu'on est, comme flaques molles, et il nous a resserrés un petit peu », explique-t-il.

Et à entendre les deux hommes, le réalisateur a aussi su sortir (gentiment) les crocs. « Tonio a aidé à débroussailler tout ça, à nous donner des claques aussi, parce que ça bandait mou par bouttes. Mais, il nous a foutetés », explique Antoine, visiblement aussi calé en métaphores que son collègue.

Éviter la caricature

C'est dans cette rigueur encore plus grande que Canailles a eu l'impression de se réinventer. Comme le travail précédent du groupe, *Backflips* reste un album écrit à plu-

sieurs mains et porté par plusieurs voix, fait d'une musique à boire qui fait taper du pied, qui donne envie de faire des mauvais coups.

Les différences? « On ressent plus des influences hawaïennes, des années 1960, très blues aussi », dit Evans, ajoutant du même souffle qu'il ne sent pas la nécessité pour le groupe de se réinventer sans cesse.

« J'ai toujours voulu que l'on continue dans la même vibe, mais sans s'autoplagier, sans se caricaturer. Ça serait facile de faire toujours la même tounne sur le même sujet, avec des variantes. Je trouve ça l'un qu'on ait autant de têtes créatives dans le groupe avec des backgrounds différents, tout le monde apporte un peu du sien. »

Les deux musiciens estiment aussi que Daphné Brisette a pris du galon avec les années. Elle a d'ailleurs suivi des cours de chant avec la colorée Anna Frances Meyer, du groupe rockabilly Les Deuxluxe et également formée pour chanter l'opéra.

« Tu vois que c'est plus naturel, qu'elle se permet d'atteindre des notes qu'elle n'osait pas [atteindre] avant, estime Erik. Elle n'a pas besoin de forcer, c'est sa voix naturelle. Et, bon, elle contrôle aussi mieux son niveau de party! »

Parce qu'être « drette », c'est peut-être « plate », mais c'est parfois payant.

Le Devoir

BACKFLIPS
Canailles
Grosse Boîte

36^e saison

Musique
de Chambre
**Allegra
Chamber
Music**

saison 2016/2017 Season

piano
Dorothy Fieldman Fraiberg
clarinette
Simon Aldrich
violon
**Alexander Lozowski
Amélie Benoit Bastien**
alto
Pierre Tourville
violoncelle
Sheila Hannigan
Œuvres de
**Brahms, Mozart,
Herrmann et Schumann**

le jeudi 4 mai, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill
Entrée libre
www.allegrachambermusic.com

10 et 11 mai 20 h

PALAIS MONTCALM - MAISON DE LA MUSIQUE

13 mai 19 h 30

MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

LE ROI ARTHUR



PURCELL

**LES VIOLONS
DU ROY
/ LA CHAPELLE
DE QUÉBEC**



ANNA PROHASKA
SOPRANO

BERNARD LABADIE
CHEF D'ORCHESTRE

AVEC LA PARTICIPATION DE
**ANDREW STAPLES
ET TYLER DUNCAN**

PALAIS
MONTCALM
Maison de la musique
418 641-6040 / 1 877 641-6040

placedesarts.com
514 842-2112 / 1 866 842-2112

VIOLONSDUROY.COM

LE GALA-BÉNÉFICE EST PRÉSENTÉ PAR

BOF AVOCATS
D'AFFAIRES

PRÉSENTÉ PAR

SNC-LAVALLIN

EN COLLABORATION AVEC

Caisses de dépôt et placement
du Québec

PARTENAIRE DE SAISON
À QUÉBEC

**Hydro
Québec**

PARTENAIRE DE
SAISON À MONTRÉAL

La Capitale
Assurance et
services financiers

LE DEVOIR

CULTURE > MÉDIAS

Erreur 404 dans la préservation du documentaire Web

Il va falloir réinventer les règles pour conserver les œuvres interactives ou participatives

PHILIPPE PAPINEAU

Il existe des manières et des règles pour l'archivage et la numérisation de toutes sortes d'œuvres culturelles couchées sur toutes sortes de supports. Mais pour les documentaires Web, la plupart du temps des œuvres interactives ou participatives, les règles de préservation ne tiennent plus la route, croit William Uricchio, chercheur principal à l'Open Documentary Lab du MIT. Il y a erreur 404 en la demeure.

Le professeur Uricchio sera vendredi à Montréal pour une conférence d'une journée que son laboratoire organise avec le Centre Phi, et qui rassemblera une trentaine des grosses têtes orbitant autour de la création interactive et de l'archivage. L'objectif est simple mais complexe: «Il faut réinventer la conservation», résume M. Uricchio.



William Uricchio

En français, le titre de la conférence est «Mémoire numérique», plus informatif. En anglais, l'urgence de la situation ressort: «Update or die». Mettre à jour ou mourir.

Les documentaires Web sont une forme de création qui existe depuis environ une dizaine d'années et qui réinvente la façon de raconter une histoire. Là où le film classique suit une ligne narrative figée, le webdoc, ancré en ligne, peut utiliser toutes sortes d'outils pour faire participer le spectateur. Terme, d'ailleurs, qui ne lui sied alors plus très bien, puisque plusieurs œuvres demandent que le participant fasse des choix, naviguent dans le film. Au Québec, l'Office national du film (ONF) est un des acteurs phares de ce type de création.

Historien des médias, le professeur William Uricchio est spécialisé «dans les débuts»; les premiers temps du cinéma, de la photographie, du téléphone, du télégraphe, etc. «Ce qu'on voit, c'est que l'histoire se répète», et que l'archivage des balbutiements des différents arts fait toujours cruellement défaut. Et il estime que, si rien n'est fait, le documentaire Web vivra le même scénario. «Ce serait perdre son histoire, et perdre son histoire à un moment particulièrement important.»

Important, dit-il, parce que c'est pendant la genèse d'une

Photo tirée du projet interactif *Visages de la foi* porté par l'ONF, un des acteurs phares de ce type de création en pleine explosion.

SOURCE ONF

forme d'art que sa courbe d'évolution est à son plus fort. «Quand on regarde les débuts du cinéma, on constate qu'on a perdu tellement de choses pile là où ça comptait, pile là où les genres, les formes, les techniques que l'on tient aujourd'hui pour acquises ont pris forme. On a perdu ce matériel. On peut laisser l'histoire se répéter, mais on peut aussi dire "ça suffit". Ne laissons pas ça aller cette fois.»

La nature de la bête

Les documentaires Web ne peuvent s'archiver comme on archive une photo argentique, en la classant ou en la numérisant. Le webdoc est déjà une bête numérique, mais elle est une bête tentaculaire. «Le problème avec beaucoup de documentaires interactifs, c'est qu'ils sont des écosystèmes très complexes, qui ont beaucoup de morceaux et qui sont interdépendants. Si tu en brises une, ça ne marche plus.»

Les œuvres sont donc condamnées à devenir obsolètes tellement la technologie bouge rapidement, exige des mises à jour. Google Maps modifie sa structure? Kaput, le webdoc. Un système d'exploitation est désuet? Terminé le film

interactif. Déjà que la technologie Flash n'est plus compatible sur plusieurs interfaces.

Alors, comment archiver une œuvre du genre? «C'est incompatible avec la conservation telle qu'on la connaît maintenant. Il faut réinventer la conservation», statue M. Uricchio.

Certains, comme l'ONF, font un vidéo linéaire d'une des façons de vivre le documentaire. C'est mieux que rien, mais l'aspect interactif est aplani. «On peut les mettre dans la pierre, dans l'ambre», illustre M. Uricchio. «On peut voir la bouche congelée dedans. O.K., c'est mieux que rien. Mais comment peut-on pousser les limites de l'archivage un peu?»

Au Centre Phi, vendredi, des représentants du monde du jeu vidéo et des beaux-arts seront présents, précise M. Uricchio, car ils ont développé des approches intéressantes d'archivage.

Sauver quoi, et avec quel argent?

Il y a encore beaucoup de questions et peu de réponses dans cette réflexion. Par exemple: que doit-on archiver, dans le flot incessant de produits numériques téléversés en ligne.

Pourquoi le documentaire Web foisonne

Il existe quelques raisons pour expliquer pourquoi, dans les dernières années, la forme documentaire a muté en ligne, adoptant ensuite toutes sortes de formes plus adaptées à cette nouvelle interface. Pour le professeur William Uricchio, de l'Open Documentary Lab du MIT, «les vieux modèles de distribution ne fonctionnent pas très bien, les cinémas accordent un espace assez minimal au documentaire». Et à la télévision? Il y a bien foisonnement de télé-réalité, lance le chercheur en rigolant. «Il y en a, du docu à la télé, mais c'est un ghetto, c'est regardé par des personnes plus vieilles. L'âge moyen, c'est 58 ans.» Et comme le public plus jeune est bien accroché à son ordinateur et à son cellulaire, le documentaire est allé à sa rencontre.

Le professeur au MIT rappelle que, chaque minute, 400 heures de contenu sont déposées sur YouTube. «Alors, trouver ce qui est représentatif, ce qui a de la valeur, quels sont les meilleurs exemples à garder, c'est très difficile.»

L'Open Documentary Lab a apporté sa contribution avec un projet appelé Docubase, sur lequel quelques centaines de webdocs sont listés. L'équipe de recherche a choisi des œuvres qui ont fait des festivals, par exemple, qui ont gagné des prix, qui ont été remarquées par la communauté. Ce qui a toutefois pour conséquence de privilégier les plus gros joueurs, convient M. Uricchio. «Et on ne conserve pas vraiment le matériel, on pu-

blie des liens. Et on commence à voir du plus vieux matériel ne plus fonctionner, des liens brisés.»

Le chercheur espère que les décideurs mettront bientôt cet enjeu dans leurs priorités, et, évidemment, que des sommes pourront être dégagées pour encourager cet archivage.

Mais est-ce nécessairement le rôle de l'État? «Bonne question. Est-ce que c'est le travail de l'UNESCO, des gouvernements, des producteurs? lance le professeur. Aujourd'hui, quand on achète une télé, ou une laveuse, on paye un montant supplémentaire pour la récupération du produit quand il sera hors fonction. Peut-être que, dans le financement [des documentaires Web], il de-

vrait y avoir un montant mis de côté pour la conservation.»

Chose certaine, croit M. Uricchio, les créateurs ne regardent pas assez vers l'arrière, trop occupés qu'ils sont à scruter l'horizon, à essayer de voir poindre la nouvelle façon de faire. «Pour les futurs historiens, ça sera un âge noir, parce que les choses disparaissent à vue d'œil», conclut-il.

Le Devoir

MÉMOIRE NUMÉRIQUE

ASSURER LA PÉRENNITÉ DES NOUVELLES FORMES DE DOCUMENTAIRES

Conférence (en anglais) au Centre Phi, co-organisée par le MIT Open Documentary Lab. Vendredi 5 mai. Ouvert au public.

Yo soy
LA DESINTEGRACIÓN

OPÉRA PERFORMANCE
Inspiré du journal intime de Frida Kahlo

5, 6, 7 mai 2017
Cinquième Salle, Place des Arts
Quartier des spectacles

Jean Piché et Yan Muckle
Pauline Vaillancourt
Anita Pantin

interprété par Stéphanie Lessard

CHANTS LIBRES

placedesarts.com

La Fondation Arte Musica présente

SALLE BOURGIE

16 17 Concerts soulignant le 250^e anniversaire de la mort de Georg Philipp Telemann (1681-1767)

JOURNÉES TELEMANN

ENSEMBLE LA RÉVEUSE (France)
Mercredi 10 mai - 19 h 30

TELEMANN
Quadro en sol/mineur
Sonate en trio en la mineur
Sonate en trio en sol/mineur
Quatuor parisien en mi mineur

HANDEL Concerto à 4 en ré mineur

L'extraordinaire ensemble La Réveuse propose un florilège d'œuvres de musique de chambre de Telemann qui séduira les amoureux du baroque.

PALLADE MUSICA
Jeudi 25 mai - 19 h 30

TELEMANN
Quatuor parisien en mi mineur
Quatuor parisien en ré majeur
Fantaisie n° 12 en la mineur

FORQUERAY Suite n° 5 en do mineur
GUIGNON Sonate pour violon

L'ensemble québécois reproduit le contexte de la première audition des *Quatuors parisiens* de Telemann à Paris en 1737.

Billets et programmation complète
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

FESTIVAL MUSIQUE DE CHAMBRE MONTRÉAL
FONDATEUR ET DIRECTEUR ARTISTIQUE: DENIS BROTT, CH.

Concerts pré-festival

BEETHOVEN : PAROLES ET MUSIQUE

Samedi 6 mai 2017, 19 h 30
Théâtre Paul-Desmarais,
Centre canadien d'architecture, 1920, rue Baile

Andrew Wan, violon / Denis Brott, violoncelle
Alon Goldstein, piano / Natalie Choquette, Eric Friesen, narration

CASANOVA - ENSEMBLE CAPRICE

Mercredi 10 mai 2017, 20 h
Salle Pollack, Université McGill, 555 rue Sherbrooke O.

Airs d'opéras de Mozart, Vivaldi et Gluck, avec mise en scène inspirée de la vie de l'illustre poète et aventurier Casanova.

Matthias Maute, narration et direction / Michael Volle, baryton
Sharon Azrieli, soprano / Ensemble Caprice

Billets à partir de 28,50\$ (taxes et frais inclus)
en vente sur le réseau Admission* 1-855-790-1245

Renseignements : (514) 489-7444 | festivalmontreal.org

*tarifs spéciaux pour étudiants, aînés et enfants (12 ans et moins)

Montréal LETKO BROSSEAU TOURISME/MONTRÉAL
CALO L'ARTS Foundation POWER CORPORATION DU CANADA CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL



PAUL LITHERLAND

L'installation *Afin d'éviter tous ces nœuds* est faite de planches de bois, de tiges de métal et de sacs de plastique.

Un champ à plusieurs dimensions

Le sculpteur Lévis Ludovic Boney est un des cinq Québécois cités pour le prix Sobey

AFIN D'ÉVITER TOUS CES NŒUDS

De Lévis Ludovic Boney, au centre Oboro (4001, rue Berri), jusqu'au 20 mai.

JÉRÔME DELGADO

C'est une expérience totale, à la fois visuelle, sonore et physique, aussi méditative qu'interactive, que propose de vivre l'artiste de Lévis Ludovic Boney avec son installation *Afin d'éviter tous ces nœuds*. L'œuvre, une affaire en apparence toute simple en planches de bois, tiges de métal et sacs de plastique, résonne aussi, de belle manière, comme un commentaire sur notre occupation du territoire.

Un champ, littéralement, se présente devant les visiteurs du centre Oboro. Et au milieu de ce champ de « 50 planches placées comme autant de rangées en culture sur lesquelles sont "ensemencées" 2000 tiges

de métal », selon la description de l'artiste, un sentier invite à traverser la structure.

Marcher sur ces planches, c'est un peu comme se promener dans un de ces aménagements qui permettent de franchir des marécages ou des lieux autrement fragiles. Chaque pas nous rappelle un sol instable. Chaque pas aussi

Afin d'éviter tous ces nœuds est une installation harmonieuse, raffinée, qui invite à prendre soin de ce qui nous entoure

est sonore, très sonore, comme si on déambulait sur le clavier d'un piano.

À Oboro, la visite d'une exposition est toujours accompagnée du craquement du plancher. Si le bruit peut parfois déranger — il fait aussi le charme du lieu, sa signature —, cette fois, il est à la source de l'œuvre exposée. *Afin d'éviter tous ces nœuds* fait non seulement écho à cette inévitable réalité sonore, l'artiste l'incorpore, l'assume et s'en est enrichi.

Tout est dosé dans cette proposition. Si la présence des sacs en plastique, arrimés au bout des tiges en guise de fanions, voire de feuilles, traduit à l'évidence un propos écologiste, la charge de Ludovic Boney n'a pas le ton alarmiste de l'ATSA (Action terroriste socialement acceptable).

Chez Boney, plutôt que de servir d'emblème nocif de la surconsommation, le sac d'épicerie (ou de Jean Coutu, de Dollarama, etc.) évoque d'autres réalités. Comme il est aussi sonore, il participe de plein gré à son nouvel environnement. Sa manifestation contribue à la transformation du lieu, sans qu'on y voie, ou y entende, un mauvais présage.

Harmonie sonore

L'installation, aussi imposante soit-elle, est loin d'occuper l'ensemble de la salle d'exposition. On peut circuler tout autour de l'œuvre et même prendre la pause à une certaine distance, assis sur un des bancs laissés à notre disposition.

Les apparences sont trom-

peuses. En dépit des espaces vides, la salle est totalement investie par l'artiste. Les bruits du plancher d'Oboro et de l'installation, une fois dissimulés, sont relayés par un enregistrement sonore, créé à partir des mêmes sources par deux collaborateurs de Boney, les compositeurs Yannick Plamondon et Benoît Fortier.

Malgré son apparente monumentalité et son étendue sonore, *Afin d'éviter tous ces nœuds* est une installation harmonieuse, raffinée, qui invite à prendre soin de ce qui nous entoure. Commentaire écolo, certes, ou critique d'une colonisation toujours en cours des territoires ancestraux — l'artiste est d'origine autochtone —, l'œuvre apaise plutôt qu'elle dénonce.

Ludovic Boney n'avait jusqu'ici jamais exposé à Montréal, bien qu'il ait commencé sa carrière au début du siècle. Il n'a cependant eu que peu d'expos individuelles, celle à Oboro n'étant que sa cinquième.

Son parcours est peu conventionnel. Formé à la Maison des métiers d'art de Québec, il est surtout connu pour ses œuvres d'art public, dont une des plus récentes occupe la cour intérieure du nouveau pavillon du Musée national des beaux-arts du Québec.

Fait à noter, Ludovic Boney vient d'être nommé parmi les demi-finalistes du prix Sobey. Il est un des cinq Québécois à figurer sur la longue liste de cette récompense pancanadienne, en compagnie d'Annie Baillargeon, de Dan Brault, de Jacinthe Carrier, tous de Québec, et de la Montréalaise Kim Waldron.

Collaborateur
Le Devoir

Perspectives sur notre histoire de l'art

Chez Vox, Serge Tousignant fait l'objet d'une rétrospective digne d'un musée

SERGE TOUSIGNANT – EXPOSÉS DE RECHERCHE
Commissaires: Marie J. Jean et Claudine Roger. Jusqu'au 23 mai au Centre de l'image Vox.

NICOLAS MAVRIKAKIS

Nous avons une histoire de l'art riche et digne d'intérêt. Dans nos musées, il fut une époque — pas si lointaine — où l'art canadien était avant tout résumé par de grandes expositions de peintures du Groupe des Sept ou d'Emily Carr... Quant à l'art québécois, il était la plupart du temps exhibé dans de grands événements présentant les tableaux des automatistes et des plasticiens (de la deuxième vague).

Cela constitue certes des jalons historiques significatifs, mais qui peuvent devenir réducteurs. Les choses semblent changer. Lentement. Par exemple, ces jours-ci au Musée des beaux-arts à Ottawa a lieu une intelligente expo — malgré tout un peu petite — sur la photographie au Canada entre 1960 et 2000...

À Montréal, au Centre de l'image Vox, les co-commissaires Marie J. Jean et Claudine Roger ont quant à elles organisé une rétrospective qui permettra de revenir sur la carrière d'un de nos grands artistes, qui ne s'est pas avant tout fait connaître par la peinture. Depuis plus de 50 ans, Serge Tousignant a su élaborer une œuvre multiforme — il a déclaré qu'il n'était à proprement parler ni photographe ni sculpteur, même s'il incorpore ces pratiques dans sa démarche...

Sa carrière part des années 1960, moment où l'œuvre d'art vit justement une transformation majeure de sa nature, où les moyens d'expression sont éclatés et poreux. Une œuvre qui a pour thème la métamorphose, qui joue à mettre en scène des effets de trompe-l'œil, qui d'un certain point de vue montrent comment des objets et des formes peuvent apparaître autres que ce qu'ils sont... Une œuvre souvent décrite comme étant hantée par la question de la lumière.

En fait, dans ses jeux sur la perspective, Tousignant nous dit qu'il faut avoir conscience du point de vue que nous avons sur le monde et sur l'art, que ce point de vue vient teinter notre compréhension de la réalité.

Une histoire de l'art par ses expositions

Les commissaires ont eu une idée brillante: suivre la démarche de l'artiste à travers ses expositions principales. Cela permet de voir comment

l'artiste a su élaborer son œuvre en dialoguant avec les espaces et le contexte des lieux où il exposait. Dans le texte de présentation, à propos de son travail, les commissaires parlent même de scénographie.

Mais cette approche permet aussi de faire un panorama de quelques expositions importantes pour l'histoire de l'art au Québec et au Canada. On y retrouve entre autres *Perspective 67* à l'Art Gallery of Ontario à Toronto, mais aussi *Québec 75* au Musée d'art contemporain, exposition commissariée par l'innovateur Normand Thériault. L'intervention de Tousignant lors de *Québec 75* est ici présentée grâce à la recreation de son installation intitulée *Laissez faire les sphères*.

Certes, nous aurions aimé un peu plus de textes explicatifs dans la dernière salle... Mais cela est un détail dans cette expo qui se révèle d'une grande richesse. D'autant plus que, l'automne prochain, la publication d'une monographie viendra compléter cet important travail de recherche.

L'art de la périphérie?

Le Centre Vox a orchestré cette rétrospective sur Tousignant en même temps qu'une deuxième et plus petite présentation sur l'exposition *Périphéries* qui a eu lieu au Musée d'art contemporain en 1974. Celle-ci regroupait des créateurs du centre d'artistes autogérés Véhicule Art, centre dont Tousignant fut un des membres fondateurs. Ces artistes voulaient sortir de l'orthodoxie de la peinture et de la sculpture...

C'est grâce à des expositions comme celles-ci que nous pourrions un jour trouver plus facilement certaines œuvres québécoises et canadiennes absentes des salles dans nos musées à Montréal. Notons qu'il est encore très difficile pour un amateur d'art — ou simplement pour un professeur d'histoire de l'art qui voudrait montrer des œuvres à ses étudiants — de voir dans nos musées montréalais un panorama, digne de ce nom, de l'art canadien ou québécois des années 1960, 1970 ou 1980... Imagine-t-on pareille chose à propos de l'art américain à New York ou de l'art français à Paris?

Signalons que le samedi 6 mai à 13h30 aura lieu une visite guidée de cette rétrospective Tousignant en compagnie de l'artiste et des co-commissaires.

Collaborateur
Le Devoir



MICHEL BRUNELLE

Vue de l'exposition Serge Tousignant. Exposés de recherche à Vox

JEAN GAREAU

Paysages imaginaires

Vernissage
jeudi 4 mai
de 18 à 20 h

Exposition
du 2 au 7 mai 2017

GALERIE
L'ESPACE CONTEMPORAIN
5175 AVENUE PAPINEAU,
MONTRÉAL

(514) 728-4474

28-31 juillet

MUSIQUE ET ART DANS LES BERKSHIRE
Charles Dutoit au Festival Tanglewood
Clark Art Institute, Williams College of Art
Prix spécial jusqu'au 10 mai

23-24 août

ART RELIGIEUX À QUÉBEC
Le fabuleux destin d'une collection
Séjour au Monastère des Augustines
Prix spécial jusqu'au 15 mai

Les beaux
détours
CIRCUITS
CULTURELS

www.lesbeauxdetours.com

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Malavoy
Titulaire d'un permis du Québec

DANIELLE SCHEFFER
BEAUTÉS INTÉRIEURES

DU 29 AVRIL
AU 15 MAI 2017



BLANCHE
GALERIE D'ART

10 ANS
YEARS
2007-2017

218, rue St-Paul Ouest, Montréal
galerieblanche.com

CULTURE › CINÉMA

Dalida, pour quelques albums de plus

Le malheur n'a jamais été aussi *glamour* que dans ce portrait superficiel

DALIDA

★1/2
Drame biographique de Lisa Azuelos. Avec Sveva Alviti, Riccardo Scamarcio, Jean-Paul Rouve, Alessandro Borghi, Patrick Timsit, Vincent Perez, Nicolas Duvauchelle, Niels Schneider. France, 2017, 124 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il y a trente ans cette année, la chanteuse Dalida s'enlevait la vie, laissant derrière elle une courte note, une kyrielle de succès, et surtout une légende. Arrive au cinéma, juste à temps pour ce funeste anniversaire, un drame biographique consacré à l'idole tragique. On le dit tout de go, il se dégage plus d'opportunisme que de cinéma de ce mélo emphatique.

Appuyé, larmoyant, le récit a autant de profondeur qu'un article de Paris Match

Bambino, Paroles, paroles, Pour ne pas vivre seul, Laissez-moi danser, Je suis malade, Besame mucho, Gigi l'amoroso et, bien sûr, *Il venait d'avoir 18 ans*: nommez la chanson et il y a fort à parier qu'elle est entendue presque intégralement dans le film *Dalida*.

Ainsi se succède, entre deux amours malheureuses, une suite de montages musicaux — des vidéoclips, en somme — où l'image illustre, voire explicite, chaque chanson. Systématique, le procédé a tôt fait de lasser, en plus de mettre en évidence un manque flagrant d'imagination.

Les décennies 1960 et 1970 sont évoquées avec une authenticité appréciable, et plusieurs costumes de scène célèbres sont reproduits avec une précision qui plaira aux fétichistes. Hélas, Lisa Azuelos, réalisatrice de la comédie de mœurs *LOL* (et d'un *re-make* américain dont on ignore l'existence), filme de manière esthétisante les décors dûment kitsch que le très

doué directeur artistique Émile Ghigo (*L'enfer* de Chabrol, *Laissez-passer* de Tavernier) a créés pour elle.

À la base, le scénario qu'Azuelos a écrit avec la participation d'Orlando, frère cadet et ancien gérant de la défunte, n'aide en rien le film. Appuyé, larmoyant, le récit a autant de profondeur qu'un article de *Paris Match*.

Psychologie à trois sous

On peine à imaginer qu'Isolanda Gigliotti, alias Dalida, n'a pas travaillé comme une damnée pour se hisser au sommet. Il lui a tout de même fallu, forcément, ne serait-ce qu'une once d'ambition. Une qualité qu'on cherche en vain dans un film qui la dépeint comme un être passif modelé par les hommes de son entourage, ou encore comme une victime du sort, avec tous ces amants suicidés dans son sillage.

N'y avait-il pas justement là un « *pattern* » intéressant à explorer? Trop compliqué, sans doute, le film préférant s'en tenir à de la psychologie à trois sous. Et ces dialogues!

« *Je veux cuisiner pour mon mari, être mère, être une femme normale* », de plaider Dalida à son premier époux et Pygmalion, Lucien Morisse, qui lui répond: « *Toutes les femmes normales rêvent d'être comme toi*. » Ce à quoi elle rétorque: « *Moi, je rêve d'être comme elles*. »

On veut bien mais, est-ce la mièvrerie des répliques, est-ce le jeu affecté des acteurs, on n'y croit pas une seule seconde. Le reste est à l'avenant: superficiel et démonstratif. Comme s'il suffisait de faire étalage de sanglots pour expliquer le mal de vivre...

Hagiographique, le film est paradoxalement, à terme, dénué d'un réel désir de comprendre la femme qu'il prétend célébrer.

Le Devoir



AZ FILMS

Aucun personnage ne sort totalement indemne de *Baccalauréat*, spectacle exécuté avec une foudroyante précision.

Examen de conscience

Radiographie de la Roumanie par son critique le plus sévère, et le plus inspiré, Cristian Mungiu

BACCALAURÉAT (V.F. DE GRADUATION)

★★★★1/2
Drame de Cristian Mungiu. Avec Adrian Titieni, Maria-Victoria Dragus, Lia Bugnar, Malina Manovici. Roumanie-France-Belgique, 2016, 127 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Depuis *Occident* (2002), son premier long métrage, Cristian Mungiu n'a perdu qu'une seule chose: son sens de l'humour. Quant au reste, le cinéaste roumain fait preuve d'une maîtrise exemplaire pour établir des diagnostics impitoyables de la décadence morale de son pays, s'inspirant de réalités sordides (les avortements clandestins) ou de faits divers troublants (un exorcisme funeste) qu'il transforme en grands moments de cinéma (*4 mois, 3 semaines et 2 jours*, *Au-delà des collines*).

Il obtient beaucoup plus que la note de passage avec *Baccalauréat*, un autre constat à la fois subtil et virulent d'une société dont le délabrement ne se reflète pas seulement sur les façades des édifices de cette ville de province qui suinte l'ennui. Au milieu de ce

sinistre environnement, Romeo (Adrian Titieni, présent d'un bout à l'autre, avec la même dévotion), un médecin respecté, rêve de voir sa fille Eliza (Maria-Victoria Dragus) obtenir une bourse pour étudier dans une prestigieuse université britannique, espérant aussi s'éloigner d'une épouse

Ce film admirable, énigmatique et déroutant décrit aussi nos lâchetés et nos trahisons dans des sociétés que Romeo qualifie naïvement de « civilisées »

neurasthénique. Ses ambitions pour sa progéniture volent en éclats lorsqu'Eliza est agressée sur le chemin de l'école, fragilisant sa confiance d'étudiante modèle.

Recours à la magouille

Cet incident malheureux égratigne le vernis moral de Romeo, se voyant contraint à la magouille, une posture qu'il considérait jusque-là comme indigne de lui. Ce qui ne signifie pas qu'il n'a rien à cacher, comme à peu près tous les personnages qui gravitent autour de lui, eux qui trichent sans vergogne ou taisent sciemment la vérité. Ce climat délétère se reflète aussi dans

une suite d'incidents jamais vraiment éclaircis; qu'a fracassé la fenêtre de son salon et le pare-brise de sa voiture? Tout cela distille une menace sourde et sournoise, donnant à *Baccalauréat* des allures de thriller psychologique, bien que les ambitions de Cristian Mungiu soient ailleurs.

De *Baccalauréat* comme de tous les autres films de Cristian Mungiu émane un désenchantement qui témoigne avec cruauté des espoirs déçus d'une société

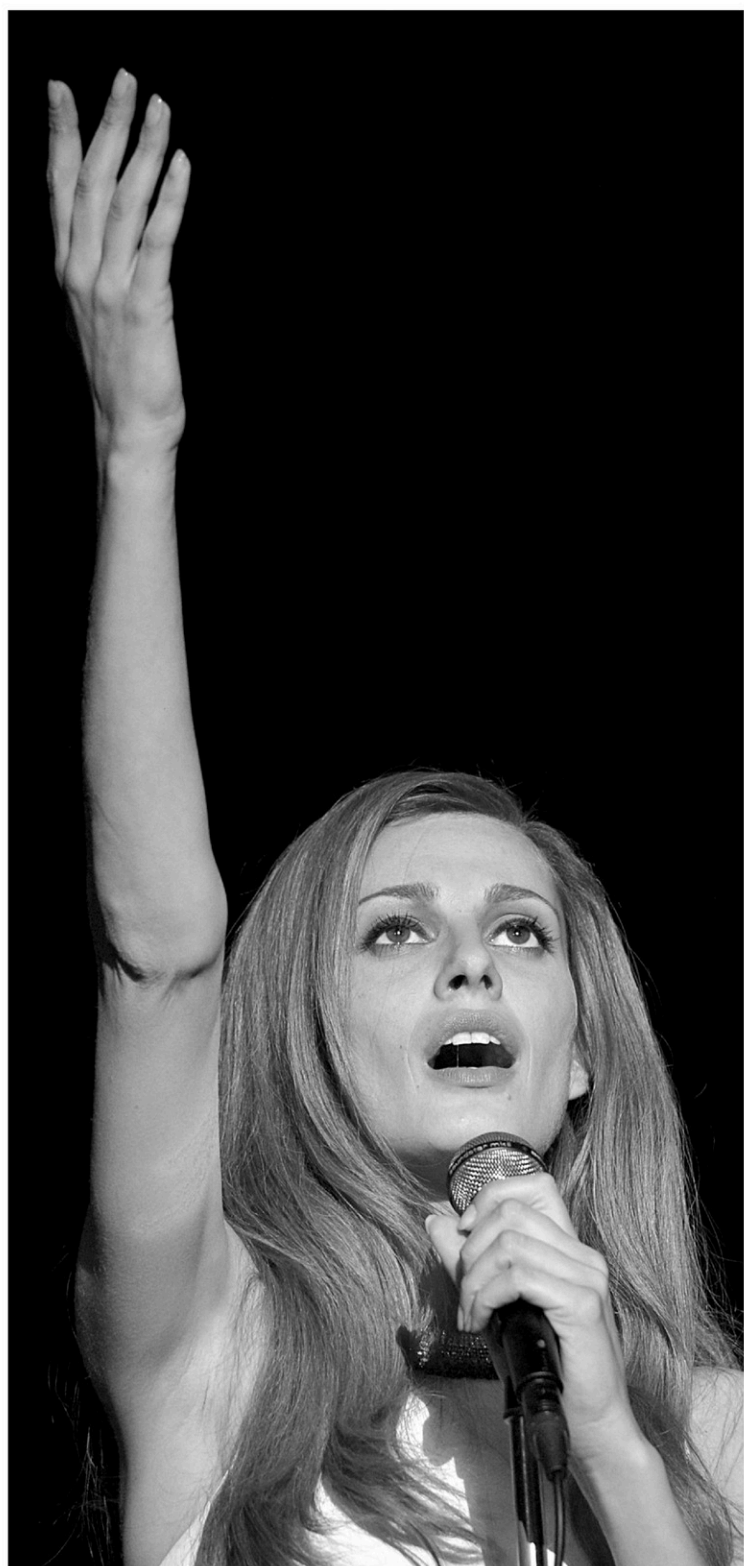
encore hantée par son passé communiste, elle qui cherchait son salut à l'Ouest. On aurait toutefois tort de ne pas se sentir concerné tant ce film admirable, énigmatique et déroutant décrit aussi nos lâchetés et nos trahisons dans des sociétés que Romeo qualifie naïvement de « civilisées ». Si seulement il s'était branché sur la commission Charbonneau...

giu la fabrique sans fioriture, avec une caméra à l'épaule souvent fouineuse et agitée, et quelques morceaux musicaux signés Vivaldi et Purcell, surgissant uniquement de la radio, signe distinctif de la classe sociale à laquelle le médecin appartient.

De *Baccalauréat* comme de tous les autres films de Cristian Mungiu émane un désenchantement qui témoigne avec cruauté des espoirs déçus d'une société

encore hantée par son passé communiste, elle qui cherchait son salut à l'Ouest. On aurait toutefois tort de ne pas se sentir concerné tant ce film admirable, énigmatique et déroutant décrit aussi nos lâchetés et nos trahisons dans des sociétés que Romeo qualifie naïvement de « civilisées ». Si seulement il s'était branché sur la commission Charbonneau...

Collaborateur Le Devoir



FILMS SÉVILLE

Sveva Alviti incarne Dalida dans le film du même nom.

cinéma
thèque
qc

La sociologue et l'ourson
d'ÉTIENNE CHAILLOU ET MATHIAS THÉRY
sam. dim. 16h30 mar. 19h

Werewolf
d'ASHLEY MCKENZIE
ven. lun. mar. 20h30 sam. dim. 19h10 mer. jeu. 21h30

Le dernier souffle, au cœur de l'Hôtel-Dieu
d'ANNABEL LOVOLA
sam. dim. 15h lun. 19h - DERNIÈRES SÉANCES

Un journaliste au front
de SANTIAGO BERTOLINO
mer. jeu. 19h

L'héritier
d'ÉDITH JORISCH
ven. 19h sam. dim. 18h lun.-mer. 17h30

335, boul. de Maisonneuve Est @berri-ugam
514-842-9768

cinemathequeqc
cinematheque.quebecoise

cinematheque.qc.ca

★★★★★ « Un chef d'œuvre. »
— Écran Large

★★★★★ « Un bonheur! »
— Le Journal du Dimanche

QUINTEAINE
DES RÉALISATEURS
CANNES

Festival del film Locarno
Piazza Grande

Poesia sin fin

UN FILM DE ALEJANDRO JODOROWSKY

AVEC ADAN JODOROWSKY PAMELA FLORES BRONITIS JODOROWSKY LEONORO TABIB ET JEREMIAS HERSHKOVITS MISE EN SCÈNE ET ADAPTATION ALEJANDRO JODOROWSKY
CHEF MONTAGE MARYLINE MONTHEUX CHEF OPÉRATEUR CHRISTOPHER DOYLE (FRSC) COORDONNEUR DES COSTUMES PASCALE MONTANDON-JODOROWSKY COULEURIER DIDIER LE FOREST
CONCEPTEUR GILBERT PASCALE JODOROWSKY MUSIQUES ORIGINALES ADAN JODOROWSKY MONTAGE JEAN-PAUL HUBER ET BENJAMIN VANI PRODUCTEURS ASSOCIÉS ET ARRANGEMENTS JONATHAN HANDELSMAN
PRODUCTEUR DÉVELOPPEUR ET DIRECTEUR DE PRODUCTION MAUR GUERRERO YAMAMOTO MONTAGE ALEJANDRO JODOROWSKY MONTAGE COORDONNEUR ABBAS NOKASTEN ET TAKASHI ASAI
UNE CO-PRODUCTION FRANCO-CHILIENNE SATORO FILMS LE SOUL FILMS ET LE PACTE

13 PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

version originale espagnole
avec sous-titres français

version originale espagnole
avec sous-titres anglais

CINÉMA BEAUBIEN
(2396, Boulevard E. 514-721-6599) LE CLAP

CINÉMA DU PARC
(3072, Du Parc. 514-281-1900)

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

Le sang d'un poète

Le vénérable Alejandro Jodorowsky poursuit sa flamboyante autobiographie filmique

LA POÉSIE SANS FIN
(V.F. DE POESIA SIN FIN)

★★★★

Drame biographique d'Alejandro Jodorowsky. Avec Adan Jodorowsky, Pamela Flores, Brontis Jodorowsky, Jeremias Herskovits, Leandro Taub, Felipe Rios et Julia Avendano. France, 2016, 128 minutes.

MANON DUMAIS

Trois ans après avoir raconté son enfance à Tocopilla dans *La danza de la realidad*, Alejandro Jodorowsky (*El topo*, *Santa Sangre*) relate cette fois son adolescence et sa vie de jeune poète, de son arrivée à Santiago jusqu'à son départ pour Paris. D'emblée, on renoue avec le trio familial du précédent volet: Alejandro drito (Jeremias Herskovits), sa mère Sara (Pamela Flores), qui s'exprime en chantant l'opéra, et son père Jaime (Brontis Jodorowsky, fils d'Alejandro), petit commerçant spécialisé dans la lingerie féminine.

Faute de budget pour la reconstitution d'époque, l'artiste chilien installe de grandes photographies noir et blanc devant les édifices de son quartier d'enfance, poussant l'audace jusqu'à y faire défilier un train de carton. Du coup, la facture artisanale renvoie au théâtre jeunesse. Peu après défilent des clowns aux masques macabres, des nains vêtus de couleurs vives et des policiers montés sur des échasses qui forment une sarabande digne des plus folles fêtes foraines.

Chez les Jodorowsky, le cœur n'est toutefois pas à la fête: le fils rêve d'être poète, le père rêve que son fils devienne médecin. Devenu jeune homme, Alejandro (Adan Jodorowsky, fils d'Alejandro et compositeur du film) rompt brutalement avec sa famille en coupant symboliquement l'arbre généalogique. Peu après, l'aspirant poète est hébergé par deux sœurs dans une grande demeure où logent différents artistes. Un soir, il rencontre la poétesse Stella Diaz Varin, qui devient sa muse, bien qu'elle soit la maîtresse du poète Nicanar Parra (Felipe Rios).

Sous la perruque rouge et le lourd maquillage de Stella se cache l'actrice qui incarne la mère du poète. Eh oui, Jodorowsky n'hésite pas à nous emmener sur son divan en donnant à



La poésie sans fin s'avère une fastueuse et flamboyante célébration de la vie où plane la mort, doublée d'une ode virulente et sans concession à la création.

cette passion tumultueuse une connotation œdipienne qui se joue dans un bar au décor minimaliste où se meuvent lentement des garçons de table très âgés. Plus tard, Alejandro trouvera en la personne du poète Enrique Lihn (Leandro Taub) un frère. A l'instar de ses histoires d'amour, les amitiés du poète seront mouvementées, marquées par la trahison et la rivalité.

Des clichés?

Autoportrait du cinéaste en jeune poète, *La poésie sans fin* n'offre certes pas une image

mièvre de la vie d'artiste. Bien au contraire. Par endroits, on pourrait même reprocher à Jodorowsky de se complaire dans les clichés de l'artiste écorché vif, du poète maudit crève-la-faim crachant avec emphase sa haine d'une société insensible à son œuvre. Par ailleurs, le jeu déclamatoire des acteurs n'est pas sans renforcer cette impression.

Et pourtant, alors que l'odyssée d'un kitsch totalement assumé tire vers sa fin, l'émotion se pointe enfin au rendez-vous tandis que Jodorowsky rend un hommage senti à ses pa-

rents. D'un baroque fellinien, d'une imagerie surréaliste et d'une ambiance circassienne, *La poésie sans fin* s'avère une fastueuse et flamboyante célébration de la vie où plane la mort, doublée d'une ode virulente et sans concession à la création. Bref, voilà un ovni cinématographique où poésie, théâtre, danse et peinture se fondent dans un univers aux excès aussi fascinants que déroutants.

Collaboratrice
Le Devoir



MÉTROPOLE FILMS

Richard Gere incarne magistralement le magouilleur Norman Oppenheimer.

Norman, le vieux renard

L'Américain Richard Gere trouve le rôle de sa vie chez l'Israélien Joseph Cedar

NORMAN
THE MODERATE RISE
AND TRAGIC FALL
OF A NEW YORK FIXER

★★★★1/2

Drame de Joseph Cedar. Avec Richard Gere, Lior Ashkenazi, Michael Sheen, Steve Buscemi, Dan Stevens, Harris Yulin, Charlotte Gainsbourg et Hank Azaria. États-Unis, 2017, 117 minutes.

MANON DUMAIS

Peu après la guerre de Trente Ans, les têtes couronnées d'Allemagne s'offraient les services de financiers juifs afin que leur domaine redevienne prospère. L'un d'eux, Joseph Süß Oppenheimer, condamné pour escroquerie et plusieurs autres délits, fut pendu. Ce n'est littéralement pas ce qui attend Norman Oppenheimer dans *Norman: The Moderate Rise and Tragic Fall of a New York Fixer* de Joseph Cedar (*Footnote*, *Beaufort*), mais disons qu'à force de mensonges, de promesses en l'air et de manœuvres douteuses, celui-ci se pendra avec sa propre corde.

Opiniâtre et beau parleur, Norman Oppenheimer (Richard Gere, magistral) arpente les rues de New York, où il traque les hommes d'affaires afin de les embarquer dans ses

magouilles. Un jour, il prend dans ses filets un ambitieux politicien israélien, Misha Eshel (Lior Ashkenazi, impeccable). Pour l'amadouer, Norman va jusqu'à lui acheter une paire de chaussures griffées. Trois ans plus tard, Eshel est élu premier ministre d'Israël. Lors d'un passage à New York du politicien, qui n'a pas oublié cet homme si généreux, prêt à rendre service et semblant connaître tout le monde à New York, Norman compte bien profiter de cette amitié intéressée.

Ainsi, le riche homme d'affaires (Harris Yulin) et son assistant (Dan Stevens) qu'il courtise depuis des années ne le regardent plus de la même façon. Son neveu avocat (Michael Sheen) croit que Norman a enfin misé sur le bon cheval, et son rabbin (Steve Buscemi), qu'il pourra sauver la synagogue de son quartier. Contre toute attente, et peu de temps après avoir croisé une mystérieuse femme (Charlotte Gainsbourg), Norman se retrouve au cœur d'une crise géopolitique. Comble de l'ironie, le voici aussi harcelé par un homme qui souhaite suivre ses traces (Hank Azaria).

Conte savoureux

Réactualisant le destin tragique du juif de cour Oppenheimer, Joseph Cedar signe un sa-

voureux et judicieux conte urbain sur l'ambition et la corruption que n'aurait pas renié Woody Allen. De fait, ce ne sont pas les dialogues denses et spirituels qui manquent dans cet étourdissant drame teinté d'humour, de même que les réflexions sur l'héritage juif.

Tirant profit des différents décors que lui offre la Grosse Pomme, Cedar tisse un récit complexe avec la même habileté que Norman emberlificote son monde. S'il fait montre de moins d'inventivité que pour *Footnote*, duel père-fils campé dans le milieu universitaire, le réalisateur israélien parvient à créer subtilement un climat de tension suffoquant, lequel illustre à la fois le sentiment d'oppression des victimes de Norman et l'état se resserrant avec une logique implacable autour de lui.

Porté par une trame sonore mélancolique aux chaleureux accents jazz et klezmer, ce drame demeure captivant et tendu jusqu'au dernier plan, alors que Cedar dénoue en peu de mots les différentes intrigues du récit et que Richard Gere, qui trouve ici le plus grand rôle de sa carrière, lance un dernier regard où se lit toute l'humanité de ce personnage pourtant amoral.

Collaboratrice
Le Devoir



VERSION ORIGINALE FRANÇAISE **PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!**
CINÉMA D'ART ET D'ESSAI QUARTIER LATIN PLACE LASALLE GRANITE MONTREAL DEL OIEL JOUETTE BEAUPORT STE-FOY
DRUMMONDVILLE CAPITOL ST-JEAN DORION VALLEYFIELD BOUCHERVILLE BROSSARD LEVIS ST-NICOLAS
ST-BRUNO COLOSSUS LAVAL PONT-VIAU 16 ST-EUSTACHE ST-JEROME STE-ADÈLE LE CLAP CHICOUTIMI
VICTORIAVILLE GALAXY SHERBROOKE SHERBROOKE LE TAPIS ROUGE SHAWINIGAN STARGITE HULL GATINEAU LACHENAIE



VERSION ORIGINALE ROUMAINE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
CINÉMA Beaubien 2006, Boulevard E. 721-6000 QUARTIER LATIN LE TAPIS ROUGE LE CLAP CINÉMA DU PARC